

1953.1.69.F

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



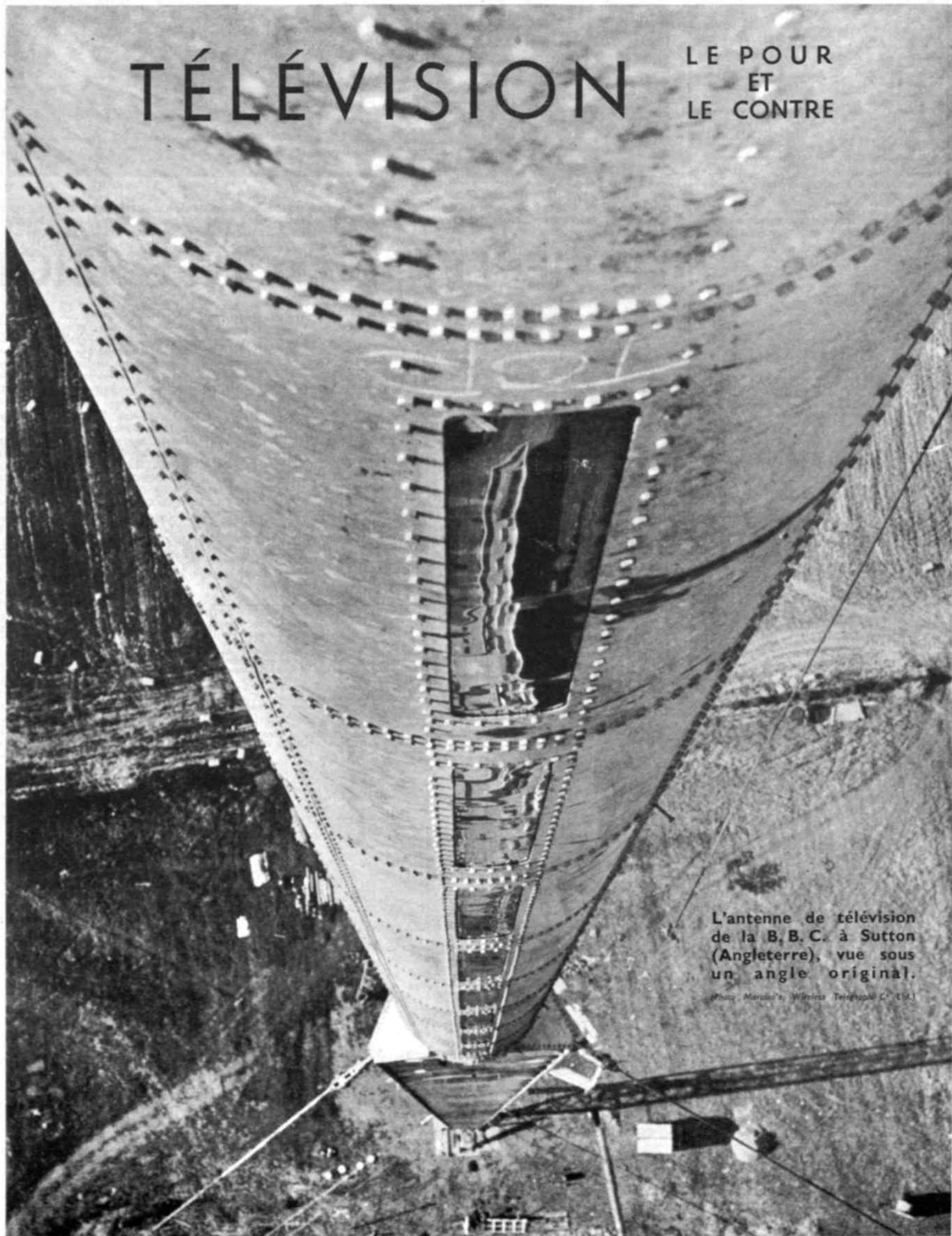
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME VI — N° 3, MARS 1953

TÉLÉVISION

LE POUR
ET
LE CONTRE



L'antenne de télévision de la B. B. C. à Sutton (Angleterre), vue sous un angle original.

(Photo : Marconi's Wireless Telegraph Co. Ltd.)

Le Courrier

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
MAISON DE L'UNESCO
19, avenue Kléber, PARIS-16*

Rédacteur en chef : S. M. KOFFLER.

Secrétaires de rédaction :

Edition française : ALEXANDRE LEVENTIS
Edition anglaise : R. S. FENTON
Edition espagnole : JOSÉ DE BENITO

Les articles paraissant dans "Le Courrier" expriment l'opinion de leurs auteurs et pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la rédaction.

Imp. GEORGES LANG, II, rue Curial, Paris.

MC. 53. I. 69. F.

ABONNEMENTS

Le prix de l'abonnement est de 500 fr. français, de \$ 2 ou 10 s. 6 d.

Ecrivez à notre dépositaire dans votre pays ou, à défaut, directement à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris.

Allemagne : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich.

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A., Alsina 500, Buenos-Aires.

Australie : Oxford University Press, 346, Little Collins Street, Melbourne.

Autriche : Wilhelm Frick Verlag, 27, Graben, Vienne I.

Barbade : S.P.C.K. Bookshop, Broad Street, Bridgetown.

Belgique : Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV.

Birmanie : Burma Educational Bookshop, 551-3, Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.

Bolivie : Libreria Selecciones, av. 16 de Julio 216, Casilla 972, La Paz.

Bésil : Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa postal 3291, Rio-de-Janeiro.

Canada : Centre de Publication Internationale, 4234, rue de la Roche, Montréal 34.

Ceylan : Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylon Ltd, Colombo I.

Chili : Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago du Chili.

Chypre : Tachydromos, P.O.B. 473 Nicosie.

Colombie : Emilio Royo Martin, Carrera 9 a, 1791, Bogota.

Costa-Rica : Trajos Hermanos, Apartado 1313, San-José.

Cuba : Unesco Centro Regional en el Hemisferio Occidental, Calle 5 No. 306, Vedado, La Havane.

Danemark : Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhague K.

Fédération Malaise et Singapour : Peter Chong & Co, P.O. Box 135, Singapour.

Egypte : La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pacha, Le Caire.

Equateur : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Av. 6 de Diciembre 332, casilla 67, Quito.

Espagne : Aguilar, S.A. de Ediciones, Juan Bravo 38, Madrid.

Etats Associés du Cambodge, du Laos et du Viet-Nam : K. Chantarith, C.C.R., 38, rue Van Vollenhoven, Phnom-Penh.

Etats-Unis d'Amérique : Columbia University Press, 2960 Broadway, New-York, 27.

Finlande : Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu, Helsinki.

Formose : The World Book Co. Ltd., 99 Chung King South Rd, Section 1, Taipei.

France : Division des Ventes, Unesco, 19, Av. Kléber, Paris 16*, C.C.P. Paris 21-27-90 S^r Générale, 45, Av. Kléber, en indiquant "Compte Librairie Unesco".

Grèce : Elefthérodakis, Librairie Internationale, Athènes.

Haïti : Librairie « A la Ca.avelle », 36, rue Roux, Port-au-Prince.

Hongrie : « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.

Inde : Orient Longmans Ltd, Bombay, Calcutta, Madras.

Oxford Book & Stationery Co, Scindia House, New-Delhi.

Rajkamal Publications Ltd, Himalaya House, Bombay 1.

Indonésie : G.C.T. van Dorp & Co N.V., Djalan Nusantara 22, Djakarta.

Irak : McKenzie's Bookshop, Bagdad.

Israël : Blumstein's Bookstores Ltd., 35, Allenby Road, Tel-Aviv.

Italie : G.C. Sansoni, via Gino Caponi 26, Casella postale 552, Florence.

Japon : Maruzen Co. Inc, 6 Tori-Nichome, Nihonbashi, Tokyo.

Jordanie : J. I. Bahous & Co, Dar-ul-Kutub, Salt Road, Annam.

Liban : Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

Luxembourg : Librairie Paul Bruck, 50 Grand-Rue, Luxembourg.

Malte : Sapienza's Library, 26 Kingsway, La Valette.

Mexique : Libreria Universitaria, Justo Sierra, 16, Mexico D.F.

Nigeria : C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos.

Norvège : A/S Bokhjörnet, Stortingsplass, 7, Oslo.

Nouvelle-Zélande : South Book Depot, 8 Willis Street, Wellington.

Pakistan : Ferozsons Ltd., Karachi, Lahore, Peshawar.

Panama : Agencia Internacional de Publicaciones, Apartado 2052, Panama.

Pays-Bas : N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout, 9, La Haye.

Pérou : Libreria Internacional del Peru, S.A., Giron de la Union, Lima.

Philippines : Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quiapo, Manille.

Porto-Rico : Panamerican Books Co., San Juan 12.

Portugal : Publicações Europa-América, Ltda., 4, Rua da Barroca, Lisbonne.

Royaume-Uni : H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres, S.E.1.

Suède : A.B. C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Stockholm.

Suisse : Suisse allemande : Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande : Librairie de l'Université, 22-24, rue de Romont, Fribourg.

Surinam : Radhakrishnan & Co. Ltd, Watermolenstraat 36, Paramaribo.

Syrie : Librairie Universelle, Damas.

Tchèque : Centre International, 54, rue du Statut, Tchécoslovaquie : Orbis, Narodni, 37, Prague I.

Thaïlande : Suksapan Panit, Arkarn 9, Raj-Damnern Avenue, Bangkok.

Turquie : Librairie Hachette, 469, Istiklal Cad-Tunis : Agence Agliébite, 20, Grand-Rue B.P.2, Kairoue.

desi, Beyoglu, Istanbul.

Union Sud-Africaine : Van Schaik's Bookstore, P.O. Box 724, Prétoria.

Uruguay : Centro de Cooperacion Cientifica para la América Latina, Unesco, Bulevar Artigas, 1320, Montevideo.

Yougoslavie : Jugoslovenska Krjiga, Marsala Tita 23 11 Belgrade.

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans ce numéro peuvent être reproduits sans autorisation préalable, à condition d'en mentionner l'origine : « Le Courrier de l'Unesco. »



Photo K. Bertazzini

Dans les studios de la Télévision italienne, à Turin. Les petites images sont celles données par les différentes caméras. L'image de gauche apparaît sur l'écran central; en ce moment même, elle est retransmise aux téléspectateurs.

LE SIÈCLE DE LA TÉLÉVISION

par Charles A. Siepmann

Les premières émissions publiques de télévision ne datent que de seize ans. Il y a seulement trois ans, en 1950, exception faite des émissions expérimentales, la télévision n'avait de réelle importance pour le grand public qu'en France, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et en U.R.S.S. Aujourd'hui elle est devenue dans dix-sept pays une réalité concrète.

Aucune innovation dans ce domaine n'avait encore été saluée avec un enthousiasme aussi général. A certains égards, on peut dire qu'elle a été accueillie tout autrement que les innovations antérieures. L'expérience acquise en vingt-cinq ans de radiodiffusion, jointe au sentiment des extraordinaires possibilités de la télévision, a suscité d'emblée certaines questions, et mêmes certaines craintes : quelle sera l'influence de la télévision sur la condition de l'homme? se demande-t-on; ceux qui en disposent mesurent-ils l'étendue de leurs responsabilités?

Il est remarquable que ce soit surtout de la part des éducateurs que semblent venir ces inquiétudes, voire ces cris d'alarme. « Je ne veux pas que mes élèves regardent, dit l'un d'eux, je veux qu'ils agissent. Ils doivent apprendre à résoudre des problèmes, à modérer, à travailler à l'établi, à faire des expériences de chimie, à lancer le ballon, à jouer du trombone, ou à dépouiller un écureuil. Il s'agit d'apprendre à faire des choses. Regarder faire les autres est une façon d'apprendre, mais à condition qu'on n'en reste pas là : après avoir vu le modèle, il s'agit d'exécuter. »

Prononcées lors d'une conférence d'éducateurs, ces paroles suscitèrent une réaction violente de la part du principal speaker d'une station de télévision. « Il y a un certain temps déjà que je m'occupe de télévision, et j'ai chez moi une petite fille de quatre ans que ce spectacle passionne. Je voudrais donc vous éclairer sur les prétendues habitudes passives que prendraient, selon vous, les enfants. Ceux que je connais ont appris à se conduire en bons citoyens, à croire que la vérité et le droit triompheront du mal, du mensonge et de l'injustice, à développer sainement leur corps et leur esprit; ils apprennent le sens de la règle d'or « Ne pas faire à autrui... ». Je suis convaincu que c'est faire tort au pays, et surtout aux enfants, que de dénigrer la télévision, en répétant que ce n'est pas un mal mais en cherchant à prouver le contraire. De prétendus intellectuels qui parlent ainsi et qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas finiront par gâcher l'industrie même de la télévision et par priver le public et l'enfance d'une distraction éducative. »

D'aussi virulentes répliques ne suffisent pas à apaiser les craintes des éducateurs. Voici comment l'ancien chancelier de l'université de Chicago envisage l'avenir : « Je vois venir le temps où, par l'effet de la télévision, le peuple américain ne saura plus lire ni écrire,

et mènera une vie comparable à celle des végétaux. »

Un autre éducateur estime que la télévision peut se révéler « aussi dangereuse pour la culture que la bombe atomique pour la civilisation ». En revanche, un sénateur des Etats-Unis voit dans la télévision « une des grandes tribunes de l'opinion publique et un authentique moyen de favoriser le gouvernement du peuple par le peuple ».

Les parents partagent parfois les craintes de certains éducateurs : « Johnny a une façon de jouer qui me déplaît, dit l'un d'eux : pendant toute la journée, ce ne sont que mitraillettes, meurtres et gangsters. Ne venez pas me dire que la radio, la télévision, le cinéma n'y sont pour rien. » Pour d'autres parents la télévision est une bénédiction :

L'UNESCO tente d'aider ses Etats membres à développer la télévision dans l'intérêt de l'éducation, de la science et de la culture, en encourageant les recherches, en centralisant et en diffusant les informations. Le mois dernier, l'Unesco a publié son premier ouvrage traitant de cette question, sous le titre : « Télévision et Education aux Etats-Unis. » L'auteur est le Professeur Charles Siepmann, de l'Université de New-York, qui a consacré de longues études aux effets de la télévision et à son utilisation dans l'éducation. Cette nouvelle publication de l'Unesco (prix 1 dollar, 6 sh. ou 300 fr.) présente un intérêt tout particulier pour les membres du corps enseignant, pour ceux qui s'intéressent à l'utilisation des auxiliaires audio-visuels de l'éducation, pour les personnes travaillant aux productions de télévision et pour les spécialistes de la radio. La documentation utilisée dans le présent numéro du « Courrier » est tirée principalement de l'ouvrage du Professeur Siepmann, et complétée par des renseignements fournis par les services de télévision de l'Unesco. L'article qui paraît sur cette page est tiré de l'introduction générale de « Télévision et Education aux Etats-Unis ». L'Unesco publiera prochainement un autre ouvrage sur la TV intitulé : « Télévision, une enquête mondiale. »

« Grâce à elle, on n'a pas les enfants dans les jambes », ou « C'est la télévision qui empêche Billy de courir les rues, c'est une vraie bonne d'enfants mécanique. » Et ainsi de suite. Les avis sont partagés, parfois contradictoires; mais la télévision ne laisse personne indifférent.

Les soucis, sinon les craintes, des parents sont cependant justifiés par un fait dont beaucoup d'entre eux n'ont probablement pas conscience. Si l'on observe le développement des moyens d'information, développement aussi remarquable par sa régularité que par son ampleur, on verra que la télévision en marque le point culminant. Dans ce domaine, chaque invention nouvelle compte parmi ses fervents des gens plus jeunes que les fervents de la précédente. La presse, le plus ancien des quatre géants de l'information, a surtout un public d'adultes. Vient ensuite le cinéma, qui — aux Etats-Unis du moins

— est avant tout le passe-temps de l'adolescent, puis la radio, qui fascine l'enfant. Depuis l'apparition de la télévision, il semble que l'information doive nous prendre au berceau et ne nous lâcher qu'à la tombe. Même de tout jeunes enfants contemplant avec ravissement l'écran.

Un groupe de journalistes demandait à John Ruskin ce qu'il pensait de la liaison par câble qui venait d'être établie entre l'Inde et l'Angleterre et qui passait alors pour un triomphe de la technique. Ruskin, refusant d'exprimer un avis, se borna à poser cette question : « Qu'avez-vous à dire à l'Inde? »

Nous pourrions nous aussi demander si la télévision a quelque chose à nous dire. Les dirigeants de la télévision aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et dans d'autres pays n'ignorent pas la gravité de l'entreprise dans laquelle ils sont engagés. Les éducateurs américains, qui n'avaient utilisé la radio qu'après un certain temps et sans grand enthousiasme, se sont bientôt rendu compte de la valeur pédagogique de la télévision.

Si l'on admet que toute expérience est instructive, on peut dire que les émissions de télévision ont par le fait même une portée éducative. Mais les ambitions éducatives de la télévision varient, et varieront, d'un pays à l'autre, notamment selon les organisations et institutions qui en assurent le fonctionnement. Ainsi, les programmes vont de l'éducation au sens large du terme, présentée sous des dehors purement récréatifs, jusqu'à l'enseignement proprement dit, sous forme de véritables leçons reconstituant l'atmosphère même de la classe.

Il est indubitable que, dans ce domaine de la télévision éducative, certains se sont avancés imprudemment sur un terrain dangereux. La télévision n'est pas un bienfait sans mélange. C'est une arme à double tranchant. Tout perfectionnement technique n'est pas forcément un progrès. Il peut même se révéler désastreux si l'on n'apporte pas à son application suffisamment d'intelligence et de conscience.

La télévision éducative s'est développée jusqu'à présent dans une atmosphère de foi et d'enthousiasme. Il nous semble que, si l'on veut continuer à faire dans ce domaine des progrès réels, il faudra montrer beaucoup de prudence et de réflexion, procéder à des essais plus précis et plus vastes, surtout se soucier de la qualité.

La télévision connaît partout un développement très rapide. Les progrès accomplis en ces quelques années ne sont encore rien, comparés à ceux qui lui semblent promis d'ici dix ans. Il n'en est que plus nécessaire de faire le point de la situation actuelle et de revenir sur un passé récent, riche déjà d'enseignements, d'expérience intelligente et d'indications sur l'avenir du dernier-né des moyens d'information.

OU EN EST LA TV DANS LE MONDE ?

par Henry Cassirer

DANS le monde entier, on parle partout de la télévision. Chaque jour on apprend qu'un nouvel émetteur a été mis en service, qu'un autre est en construction, qu'on projette d'en installer un troisième. Au Maroc, des ingénieurs choisissent un emplacement pour la nouvelle station de TV de Casablanca. Au Japon, des émissions quotidiennes ont été inaugurées il y a quelques semaines seulement. Le gouvernement de la Thaïlande a acheté à l'étranger du matériel de TV, et des techniciens de pays aussi éloignés les uns des autres que les Philippines, Haïti, l'Australie, le Guatemala, l'Indonésie et la Suède, visitent les centres de télévision en Europe et aux Etats-Unis pour en apprendre davantage sur ce puissant moyen de diffusion.

Les renseignements parvenus à l'Unesco montrent qu'en janvier 1953, cinquante-cinq pays s'intéressaient à la télévision, parmi lesquels treize possédaient des programmes réguliers de télévision, tandis que onze avaient organisé des émissions expérimentales.

Plus de trente pays ou territoires s'apprentent à construire des stations émettrices ou étudient sérieusement la possibilité de le faire.

C'est aux Etats-Unis que la télévision s'est le plus développée. On y compte 128 émetteurs et environ vingt millions de postes récepteurs. Arrêté par la guerre, le développement de la télévision a repris en Grande-Bretagne d'une façon remarquable depuis la fin des hostilités. Aujourd'hui, cinq puissantes stations émettrices y couvrent 80 % du territoire et plus de 1.700.000 récepteurs sont en service. En France, après la guerre, la télévision a lentement repris sa marche en avant. Le manque de moyens financiers aggravé par diverses difficultés économiques, l'incertitude qui régna pendant un certain temps quant aux conditions d'émission et au nombre de lignes de définition, ont retardé la construction des stations émettrices, la fabrication et la vente des récepteurs. Au cours des dernières années, cependant, la France a réalisé des progrès rapides dans tous ces domaines.

En U.R.S.S., les émissions publiques de télévision commencèrent en 1938. Là aussi, la guerre arrêta le développement de la TV, mais dès le 7 mai 1945, les programmes réguliers reprirent. Aujourd'hui, les émetteurs à grande puissance de Moscou, Léningrad et Kiev diffusent des programmes réguliers captés par plus de 60.000 récepteurs. Le gouvernement soviétique projette de construire de nouveaux émetteurs et il existe dans ce pays un mouvement d'amateurs émettant en TV.

C'est peut-être en Amérique latine que la croissance de la télévision a été la plus rapide et la plus surprenante. A Cuba, par exemple, où la télévision n'a commencé à fonctionner qu'en octobre 1950, les émissions sont reçues en n'importe quel point de l'île ; peu de pays au monde peuvent revendiquer pareille performance. Six stations émettrices y sont déjà en service et trois autres au moins doivent commencer leurs transmissions dès cette année. On compte à Cuba environ 100.000 récepteurs et plusieurs centaines de milliers de téléspectateurs.

La plupart des programmes sont publicitaires, mais la nécessité de mettre sur pied des émissions éducatives et culturelles a été soulignée officiellement. Ainsi, en juillet dernier, une conférence a réuni à l'Université de La Havane des éducateurs, des spécialistes de la radio et de la publicité, qui ont unanimement exprimé le désir que soient organisées des émissions éducatives. Le ministère cubain de l'Education participe actuellement à une émission dominicale intitulée « Une heure d'art et de culture ». Des productions dramatiques, des films pour enfants, des bulletins d'information et des discussions sur des sujets d'intérêt général sont également télévisés par d'autres stations « pour contribuer à l'évolution de l'esprit public ». Au Mexique, des programmes analogues sont offerts aux téléspectateurs par quatre stations. Ils sont reçus sur les 50.000 récepteurs actuellement en service dans ce pays, où vingt stations doivent être construites dans un avenir plus ou moins éloigné.

En Amérique latine règne une "fièvre" de télévision

AU cours des dernières années, les techniciens brésiliens ont travaillé à étendre la réception des émissions de TV dans les villes, mais aussi à exploiter les énormes possibilités qu'offrent à la télévision les vastes régions rurales du pays. Au début de janvier 1953, trois émetteurs offraient des programmes quotidiens à 35.000 foyers. Le gouvernement projette d'installer dans 180 localités 287 stations nouvelles. Il faut souligner l'importance que présente l'émetteur municipal qu'on est en train de terminer à Rio-de-Janeiro, et qui doit être réservé à des programmes éducatifs. A Sao-Paulo, au cours des deux dernières années, des programmes éducatifs ont été diffusés. Ils comprenaient notamment une demi-heure par semaine consacrée à l'Unesco, pendant laquelle étaient utilisés des photographies et des articles tirés du « Courrier ». La première station de télévision de l'Amérique latine uniquement utilisée à des buts éducatifs a été inaugurée à Caracas, au Venezuela, à la fin de l'année 1952.

On peut affirmer sans exagération qu'une « fièvre » de télévision règne dans la plupart des autres pays de l'Amérique latine. Chaque semaine, de nouveaux projets sont dévoilés. Dans son numéro de juin 1952, le journal « Antena Popular » s'écrie triomphalement : « La télévision au Guatemala !... » ; la petite République Dominicaine organise des émissions depuis août 1952 ; l'Argentine en fait autant depuis octobre 1951 ; on va mettre en service une station à Porto-Rico ; on

projette d'émettre en Bolivie, au Chili, au Salvador, au Pérou et en Uruguay.

En Europe, de nombreux pays en sont toujours — officiellement — au stade expérimental. Quoique plusieurs d'entre eux possèdent maintenant des programmes réguliers — quotidiens ou hebdomadaires — le statut définitif de la télévision n'y a pas encore été défini d'une façon précise. Aux Pays-Bas, on reçoit sur 5.000 récepteurs deux programmes hebdomadaires. En Italie, les deux stations de Milan et de Turin, remarquables au point de vue technique, émettent pour un même nombre de récepteurs. Les aspects éducatifs de la télévision y sont à l'étude, mais dès maintenant, des programmes dramatiques et d'opéra sont régulièrement télévisés. Parmi les autres pays d'Europe qui expérimentent la télévision, ou envisagent son adoption, il faut citer l'Espagne, la Hongrie, la Suisse, la Pologne, le Danemark, la Bulgarie, la Roumanie, la Yougoslavie, Monaco et la Suède.

En décembre 1952, l'Allemagne devint le troisième pays du continent européen à organiser des émissions régulières de télévision (après la France, en 1937, et l'U.R.S.S., en 1938). Cinq stations sont actuellement en service dans la République fédérale allemande, y compris celle de Berlin. En comptant l'émetteur contrôlé par la République démocratique allemande, Berlin est à ce jour la seule ville d'Europe où plusieurs programmes télévisés sont offerts au public. La mise en service de la télévision en Allemagne de l'ouest a été accueillie avec réserve et même avec scepticisme par ceux qui craignaient ses effets sur les enfants et la vie culturelle de la nation. Les producteurs des programmes ont tenu compte de ces objections en essayant d'offrir des programmes de haute qualité, favorisant l'éducation des adultes, donnant des reportages en direct d'événements marquants, et de bonnes productions dramatiques.

En dehors de l'Europe et du continent américain (le Canada a deux stations et 160.000 récepteurs), des services publics de télévision existent seulement au Japon, mais des plans ont été mis au point pour leur extension au Moyen et à l'Extrême-Orient, à l'Afrique, à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande. Parmi les pays qui envisagent l'introduction éventuelle de la télévision, se trouvent l'Inde, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Turquie. A Istanbul, l'Université de Technologie possède un petit émetteur expérimental. La Thaïlande, comme nous l'avons signalé plus haut, a acquis le matériel nécessaire à des émissions éducatives.

Au Japon, les recherches en matière de télévision remontent à 1930 et les programmes expérimentaux à 1940 (suspendus pendant la guerre, repris en novembre 1950). Le 1^{er} février 1953 a commencé au Japon un service régulier télévisé

de quatre heures par jour sur les stations de Tokio, Nagoya et Osaka avec des programmes éducatifs, culturels, d'informations et de variétés. En ce moment, on compte dans le pays, 3.000 récepteurs. Le prix d'achat de ces appareils est généralement au-dessus des moyens des Japonais, mais les autorités espèrent le voir baisser prochainement.

Ressources publicitaires et stations non-commerciales

TANDIS que la télévision se développe partout rapidement, les nations sont loin d'être d'accord sur la façon dont elle doit être exploitée. En premier lieu, les caractéristiques techniques adoptées dans les différents pays sont très variées. La définition (nombre de lignes) change considérablement d'un pays à l'autre. En Grande-Bretagne, l'image est formée de 405 lignes ; de 525 lignes aux Etats-Unis, dans la plupart des pays du continent américain et au Japon ; de 625 lignes dans la majorité des pays européens. La France et plusieurs territoires français et de l'Union française ont adopté la définition de 819 lignes. Certaines normes utilisées en Europe occidentale sont très différentes de celles employées en U.R.S.S.

Le statut de la télévision, et ses programmes, varient beaucoup d'un pays à un autre. Au point de vue général, le caractère de la télévision correspond aux traditions culturelles du pays. Aux Etats-Unis et dans la plupart des nations latino-américaines, les programmes ont un caractère publicitaire très poussé. Les lacunes de ce système, au point de vue éducatif, ont été soulignées par le gouvernement américain, et il est question maintenant d'installer des stations non commerciales qui transmettraient des programmes éducatifs. En Europe, la télévision est généralement administrée par les gouvernements ou des organismes officiels, mais on a envisagé l'exploitation commerciale de certaines stations et l'utilisation partielle de certaines autres à des fins publicitaires.

En effet, la télévision exige un investissement initial de capitaux considérables, et les frais d'exploitation de la télévision posent des problèmes financiers bien plus aigus que ceux de la radio. Certains pays qui ont été, et qui sont encore, opposés à accorder à la télévision un caractère plus ou moins publicitaire, pourraient être amenés à envisager des ressources commerciales. Par contre, des pays ayant inauguré leur télévision sur des bases purement publicitaires, trouvent maintenant nécessaire d'installer des stations non commerciales.

Quelle que soit la décision qui sera prise, et malgré son prix élevé, la télévision poursuivra sa marche en avant, non seulement comme moyen de distraction mais comme auxiliaire puissant de l'éducation.

Photo M. Zalewski



LES ANGLAIS ABORDENT TRÈS PRUDEMMENT

On a appelé la télévision une fenêtre ouverte sur un monde auquel le commun des mortels n'a pas accès. En novembre 1936, la Grande-Bretagne devint la première nation du globe à ouvrir cette fenêtre au grand public en inaugurant les émissions régulières de télévision de la B.B.C.

Jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale, en 1939, la Grande-Bretagne resta à l'avant-garde du progrès, tant par la qualité que par le volume de ses émissions ; mais les événements la contraignirent à suspendre l'activité de ses services de télévision. A ce moment-là, il est vrai, il n'y avait guère que 20.000 à 30.000 récepteurs en service dans ce pays, et la portée des émissions ne dépassait par la région londonienne.

Après la guerre, lorsque les émissions reprurent et que la réception en devint possible dans un rayon plus étendu, le public s'intéressa rapidement à la télévision. Aujourd'hui, le nombre des récepteurs est évalué à plus de 1.700.000 et les programmes peuvent être captés dans la plupart des régions les plus peuplées du pays, grâce aux cinq émetteurs de la B.B.C.

En Grande-Bretagne, la télévision est, comme la radiodiffusion, confiée à un service public sans but lucratif, la British Broadcasting Corporation. Et s'il est vrai que la B.B.C. jouit d'un monopole, elle n'est pas, contrairement à ce que l'on croit généralement, contrôlée par le gouvernement.

Quand un des 1.700.000 possesseurs d'un récepteur de télévision tourne le bouton de son appareil, il peut être certain d'avoir à sa disposition une grande variété d'émissions d'information et récréatives, mais aucune des émissions régulières n'est conçue à des fins purement éducatives. Pendant ses cinq heures d'émissions quotidiennes, la B.B.C. propose principalement les rubriques suivantes : nouvelles, actualités sportives et autres, pièces de théâtre, spectacles de variétés, films, causeries et documentaires.

On peut cependant ranger dans la catégorie des émissions ayant une valeur éducative, les représentations intégralement télévisées de pièces comme « Hamlet », « le Roi Lear », « les Rivaux », « Sainte Jehanne » et des pièces de Yeats, Pirandello, T.S. Eliot, Cocteau et O'Neill. La B.B.C. transmet régulièrement de grands opéras et ballets, un des plus récents exemples étant « le Carnaval », donné par les Ballets Sadlers Wells Theatre.

Les causeries, les « features » et les documen-

taires produits en studio portent sur des sujets très variés. Il existe notamment une émission intitulée « le Club des inventeurs », au cours de laquelle ceux-ci soumettent leurs maquettes à des spécialistes. Jusqu'ici, plus de 360 inventions, choisies parmi les 5.000 à 6.000 soumises, ont été télévisées. En nombre toujours plus grand arrivent depuis les pays les plus lointains des demandes de renseignements sur ces inventions. Ainsi, les inventeurs méconnus trouvent-ils l'occasion de « percer ».

La télévision a également utilisé les ressources qu'offrent les arts plastiques. Des émissions régulières intitulées « l'Œil de l'artiste », présentent de la peinture et de la sculpture, ainsi que les productions d'arts moins nobles. En voyant télévisées les œuvres empruntées à une exposition en cours, comme ce fut le cas dernièrement pour les tableaux de maîtres hollandais exposés à la Royal Academy, le téléspectateur est souvent incité à aller voir les originaux de plus près, et il les voit d'un œil averti, après avoir préalablement entendu les commentaires d'experts. Il va de soi que les émissions consacrées à des sujets scientifiques reviennent fréquemment sur l'écran.

Compléter l'enseignement du maître sans se substituer à lui

La B.B.C. accorde une grande importance aux émissions télévisées pour enfants, ainsi que l'attestent à la fois le temps alloué chaque jour à ces émissions et leur qualité de forme et de fond. Bien que présentées de façon aussi attrayante que possible, ces émissions contiennent beaucoup d'éléments instructifs, comme on le voit par exemple dans « l'Initiation au ballet », émission qui comporte une analyse du ballet du point de vue de la composition et du montage. Dans la même série d'émissions, « Détectives dans la nature » fournissait aux jeunes téléspectateurs des suggestions sur l'art de découvrir les habitudes des oiseaux sauvages et des animaux, ainsi que les merveilles de la vie des plantes. Le but de cette série est d'encourager les enfants à aiguïser leur sens de l'observation et à s'intéresser d'une façon agréable au monde qui les entoure. Dans le même esprit, existe un certain nombre d'émissions pratiques : « Comment faire, pour... » jouer du piano, construire une maquette, etc.

La B.B.C. a pleinement conscience de la passivité qui risque d'être celle du téléspectateur. Voici,

à ce sujet, un extrait du Bulletin trimestriel de la B.B.C., paru en été 1950 : « La participation active, qui est l'aspect créateur de l'imitation, a été vivement encouragée. On a notamment utilisé la télévision pour montrer aux enfants comment peindre un décor et fabriquer des marionnettes, ce qui a permis de monter un opéra enfantin dont tous les éléments matériels et les personnages avaient été réalisés par de jeunes spectateurs. Une émission consacrée, en novembre 1950, au centenaire de Wordsworth a valu à la B.B.C. une avalanche de poèmes illustrés. On avait conçu une série d'émissions préparant des promenades dans la campagne : les enfants devaient, en suivant une carte et les instructions données sur l'écran, découvrir des voûtes romanes ou des échoppes d'artisans ruraux, noter des chants d'oiseaux, rechercher des silex, relever les noms de péniches ou enregistrer tout ce qu'on peut voir et entendre à la campagne.

« Tout ce qui contribue à favoriser l'activité créatrice de préférence à la réception passive et ininterrompue », ajoutait le réalisateur de cette émission, « mérite qu'on y consacre de grands efforts et une certaine part des crédits. »

Une autre personnalité de la B.B.C., commentant le terme « éducation » examiné du point de vue des programmes britanniques de télévision, écrivait : « La télévision, comme la radiodiffusion, doit être dans ce pays un service d'information, d'éducation et de récréation. Il est difficile de faire le départ entre ces différents domaines, mais, à titre d'exemple, je dirai que je considère comme éducative une émission qui comporte un commentaire et une appréciation des œuvres exécutées, comme dans « l'Initiation au ballet ». Si l'éducation doit tendre notamment à accroître et à intensifier les plaisirs de la vie, la production de pièces de valeur a, comme celle d'opéras, un caractère éducatif. »

Comme nous l'avons dit plus haut, la B.B.C. ne présente aucune de ses émissions sous une forme strictement didactique, quoique la télévision britannique tâte prudemment le terrain afin d'atteindre ce but. Voici comment elle conçoit l'emploi de la télévision à l'école : « Actuellement, nous avons pour principe de compléter l'enseignement du maître sans essayer de nous substituer à lui ; mais nous croyons possible d'instituer dans certains domaines tels que l'enseignement des sciences, des émissions plus nettement didactiques que celles de la radiodiffusion sonore ; la télévision



Photo B. B. C.

LA TV SCOLAIRE

pourrait alors rendre de grands services à l'enseignement moderne. »

En mai dernier, la B.B.C., désirant préciser la forme que pourrait prendre ultérieurement sa contribution à l'enseignement scolaire, a mis sur pied une expérience en circuit fermé. Vingt émissions ont été télévisées sur une longueur d'ondes spéciale, à l'intention de six établissements scolaires situés à proximité de l'émetteur de Londres. Environ mille élèves de l'enseignement secondaire assistèrent à la projection de ce programme sur des récepteurs aimablement prêtés par des fabricants.

“La TV scolaire ? Tout simplement une catastrophe”

L'EXPÉRIENCE avait surtout pour objet l'étude technique de l'établissement des programmes, mais on avait choisi des sujets (actualité politique, industrie, géographie, esthétique et sciences) de nature à figurer normalement dans les programmes d'un service éventuel de télévision scolaire. A ce programme avaient collaboré les équipes de la télévision comme celles des services de la radio éducative.

Depuis la fin de cette expérience, des membres du Conseil de la Radiodiffusion scolaire (organisme consultatif composé d'enseignants) ont étudié les rapports rédigés par des collègues qui avaient été placés en qualité d'observateurs dans les écoles en question. Ils ont examiné les réactions des professeurs comme celles des élèves, mais jusqu'ici aucune décision n'a été prise quant à la continuation d'expériences similaires ou de leur extension dans d'autres régions du pays.

La première expérience-pilote a aidé les autorités à se faire une opinion sur de nombreux problèmes techniques et éducatifs, comme la question de savoir jusqu'à quel point de tels programmes peuvent causer chez l'enfant une certaine passivité, ou la dimension des écrans nécessaires pour que quarante élèves d'une classe disposent d'une visibilité satisfaisante.

On a également étudié en Grande-Bretagne les implications économiques de la télévision scolaire. A l'heure actuelle, plus de 20.000 écoles utilisent les programmes de radio diffusés spécialement à leur intention. Outre le prix de revient élevé des émissions éventuelles d'une TV scolaire, il faut en effet considérer la dépense énorme que représenterait — pour les autorités locales — l'achat d'un ou de deux récepteurs par école, au prix de 70 à 100 livres sterling (70.000 à 100.000 francs français) pièce.

C'est un point qui a été soulevé par certaines des personnes ayant protesté, au moment où l'expérience fut tentée, contre l'introduction possible de la télévision dans les écoles anglaises. L'archevêque de Canterbury, qui fut lui-même un maître d'école distingué, posa la question suivante : « Est-il opportun, en ce moment-ci, d'adopter ou même de considérer pareille mesure entraînant de très grosses dépenses, ou ne serait-il pas préférable d'en remettre l'examen jusqu'à ce que les conditions financières et autres se soient améliorées ? » L'archevêque de Canterbury ajoutait : « Il est curieux qu'au moment même où la nation se trouve, du point de vue financier, dans un péril extrême, on juge opportun de multiplier de toutes sortes de façons les agréments futiles de la vie quotidienne, et la télévision est en passe de devenir un de ces agréments. »

Pour l'archevêque, la télévision scolaire est « tout simplement une catastrophe ». Elle creuse un peu plus le fossé entre le maître et l'élève, et elle est néfaste pour les enfants, qui ne devraient attendre que de leur maître les enseignements nécessaires à leur formation ; il est dangereux de leur donner à penser qu'ils peuvent être instruits par des machines extérieures à l'école. »

“Je crois que nous avons raison d'aller lentement”

M. LONGLAND, président du comité de la télévision au Conseil de la Radiodiffusion scolaire, a répondu à l'archevêque en exposant les raisons qui avaient conduit les éducateurs et la B.B.C. à entreprendre l'expérience incriminée : « La télévision dispenserait un maître paresseux d'un certain nombre d'efforts, mais on peut en dire autant du manuel que l'on distribue aux élèves, ou des heures que l'on consacre parfois en chasse à la lecture silencieuse. La télévision n'aura d'intérêt que si elle joue deux rôles à la fois : si elle devient une arme nouvelle pour le bon maître et pour la moyenne des maîtres, et si elle ouvre à l'enfant de nouvelles fenêtres sur le monde extérieur. »

Quelle que soit la solution qui sera donnée, en Grande-Bretagne, au problème de la télévision scolaire, il est évident que la question a été abordée jusqu'ici avec plus de prudence et de circonspection qu'aux Etats-Unis, ce qu'illustrent bien les observations suivantes d'un représentant de la B.B.C. : « Tout cela peut paraître bien lent, mais je crois que nous avons raison d'aller lentement, et en tout cas les éducateurs semblent souhaiter qu'il en soit ainsi. On commence déjà à se fatiguer des auxiliaires visuels, et le Conseil de la radiodiffusion scolaire, comme la B.B.C., est bien décidé à ne pas entreprendre d'émissions véritablement scolaires tant qu'il ne sera pas établi qu'elles ont leur place dans l'enseignement. »



EN FRANCE

LA TÉLÉ A L'ÉCOLE C'EST LA TÉLÉ AU VILLAGE

par Alexandre Leventis

UNE classe comme une autre : des petites tables, des chaises, un tableau noir, des cartes murales, des affiches, un professeur et des élèves. Des enfants curieux, gais, posant des questions et enthousiastes... quand le sujet traité les intéresse. Au cours de la demi-heure qui est accordée au maître celui-ci traite de sujets très variés à l'aide de photographies, de films, de disques, de documents divers

Le professeur est aidé dans sa tâche par une jeune femme qui semble curieusement s'adresser, par-dessus la tête des élèves présents, à des milliers d'autres écoliers également assis devant des pupitres de classe, bien loin de là, qui l'écoutent et qui la voient... grâce à des caméras de télévision placées dans le studio parisien de la TV française, où la « classe comme une autre » monte ses tréteaux une fois par semaine. Grâce aussi aux écrans récepteurs placés dans de nombreuses écoles des départements qui entourent Paris.

Cette classe comme une autre, qui figure dans les programmes de TV française sous le nom de « La classe en images », est de création relativement récente — elle date d'octobre dernier et se fait en direct depuis les studios de la rue Cognacq-Jay, à Paris. Elle est reçue autour de la capitale dans dix départements et même dans le Nord, grâce au relais de Lille.

Elle est spécialement composée à l'intention des petites localités de province (500 habitants au maximum), c'est-à-dire pour les écoles ne comportant qu'une seule classe où sont réunis des enfants de 6 à 14 ans environ et n'ayant qu'un seul instituteur (ou institutrice). C'est parce que « La classe en images » s'adresse à ce genre d'écoles — qui sont en grande majorité dans les campagnes françaises — que son programme ne fait pas de distinction entre les âges très divers des petits téléspectateurs. C'est parce que l'instituteur de village ne dispose généralement pas d'équipement spécial qu'apparaît l'utilité que peut présenter l'émission de TV pour les élèves des « classes uniques ».

Dans l'esprit de ses créateurs, « la reconstitution d'une classe comme décor de l'action ne doit nullement faire penser à un essai de leçon modèle. Son utilité est cependant contestée par certains membres du corps enseignant. L'un d'eux écrivait en novembre dernier : « Croit-on indispensable de reconstituer une classe factice au studio, sans doute dans l'intention de transmettre en direct ? Pourquoi nous montrer nos cartes murales, nos documents statiques, nos objets rituels ? Quel intérêt nos élèves peuvent-

ils y trouver ? Ne les ont-ils pas déjà assez vus en classe ? D'autre part, ce n'est pas trois ou quatre élèves que nous enseignons par l'image dans chacun de nos cours, mais le plus souvent quarante. Votre réalité est trop différente de la nôtre, le problème n'est pas le même ; vous devriez en tenir compte. Votre institutrice se donne trop de mal à lier artificiellement entre elles les parties du programme de variétés qu'elle nous sert ; elle devra éviter d'essayer de servir d'exemple aux maîtres : c'est trop difficile et trop périlleux. »

Il ne s'agit pas d'une critique isolée. Et cependant, en France comme aux Etats-Unis, la « classe vivante » télévisée semble recueillir une approbation générale, tant de la part des enseignants que de la part des enfants. Quoi qu'il en soit, après quelques mois d'expérience les réalisateurs de cette émission doivent être à même de savoir si leur but a été atteint d'une façon satisfaisante puisque sur le bureau de Mlle Haslé — son organisatrice et animatrice — s'accumulent des lettres d'élèves et de professeurs, des dessins qui ne sont pas tous réussis, mais où la bonne volonté de l'enfant apparaît avec évidence, des comptes rendus où l'écolier expose ce qu'il a vu et entendu, et qui constituent, en fait d'excellentes narrations.

Certaines de ces lettres sont élogieuses : M. B..., directeur d'une école de la région de Meaux, écrivait en décembre dernier : « Mes élèves, petits paysans assez lents à s'émouvoir, ont été d'emblée enthousiasmés par votre émission. Dans leur première lettre, ils expriment sans doute maladroitement cet engouement, mais l'enthousiasme enfantin s'exprime difficilement sur le papier. Les questions, les réflexions fusent... oralement. Une seule chose me chiffonne... »

Cette chose qui « chiffonne » M. B... est le programme d'histoire. Car tout est loin d'être parfait dans les émissions éducatives, et Mlle Haslé est la première à le reconnaître, mais c'est justement à l'aide de la collaboration des téléspectateurs que les organisateurs de ces émissions pourront réaliser des progrès.

Et les critiques ne manquent pas. Certaines émanent de personnes fort bien intentionnées, mais qui ne se rendent pas compte de la modicité des crédits mis à la disposition des réalisateurs qui doivent, par leur foi intense, remédier au manque de moyens matériels. D'autres critiques sont plus constructives :

(Suite au verso)

UNE RÉALISATION UNIQUE DE LA TÉLÉVISION FRANÇAISE

(Suite de la page 5)

« M. J. P., instituteur à Dampierre écrit le 13 janvier 1953 :

« Laissez-nous le côté ingrat et si je puis dire technique de l'enseignement : vous n'êtes pas faite, chère Télé, pour les leçons sur le participe passé, et croyez-vous vraiment que nous ayons besoin du recours de vos caméras pour apprendre à nos élèves et à quelle vitesse ! ce que sont les verticales et les horizontales ? Il s'en suit un verbiage pénible dont les enfants ne sont pas dupes ; l'expérience de cette semaine me l'a prouvé une fois de plus. Mercredi, un auditoire passionné a suivi un documentaire plein d'intérêt sur la formation de la terre, samedi le vent de l'inattention soufflait pendant le bla-bla-bla distingué d'un prof. de gym. qui exposait de belles théories sur la respiration en classe, tandis que la petite équipe des enfants-cobayes nous apparaissait sur l'écran (ô ironie des caméras !) les bras croisés sur des poitrines hermétiquement closes. Pour que cette démonstration puisse avoir quelque profit, il fallait que la petite classe télévisée s'anime, que les professeurs parlant moins et les enfants agissant plus, leur exemple entraîne nos auditoires lointains. »

C'est surtout la leçon de dessin qui a plu à M. J. M., directeur d'une école de garçons en Seine-et-Oise : « Je crois que la grande réussite a été, chez moi, la classe de dessin... Je pense que grâce à la TV. une sorte d'inégalité entre les écoles des villes et celles des campagnes sera ainsi comblée. En effet, nous pourrions bénéficier des leçons de professeurs qui doivent être plus qualifiés qu'un modeste instituteur. »

« La classe en images » ne constitue d'ailleurs qu'une des trois émissions hebdomadaires d'une demi-heure chacune, dont les deux autres existaient déjà pendant la dernière année scolaire.

La première, qui s'adresse plus spécialement aux élèves de l'Enseignement technique — classes de fin d'études, cours complémentaires, centres d'apprentissage et écoles professionnelles — est consacrée aux dernières découvertes techniques et s'efforce de mettre en valeur leurs applications dans les diverses branches de l'activité humaine.

La seconde traite de sciences naturelles ou géographiques avec une optique humaine et économique.

Ces deux émissions se présentent sous forme de films, ce qui en fait l'avantage mais en même temps la faiblesse. Car ces documentaires réalisés pour des auditoires adultes, ne conviennent pas toujours entièrement aux enfants, surtout au point de vue des commentaires. De plus, prévus pour le cinéma, ils ne sont

pas adaptés à la télévision. Mais là encore, c'est une question de moyens matériels qui se pose.

En dehors des relations épistolaires, les organisateurs de la Télé-éducative restent en contact avec les instituteurs grâce aux stages auxquels sont conviés, à Paris, les collègues de province, et au cours desquels sont examinés de nombreux problèmes pédagogiques et techniques ayant trait aux émissions. Le premier a eu lieu pendant les dernières vacances de Noël.

La liaison est également assurée par les Téléclubs, groupés au sein de la Fédération Nationale de Télévision Educative et Culturelle, et qui réunissent tous ceux qui participent à l'expérience originale de Télévision collective tentée dans les départements limitrophes de la Seine. Dans de nombreuses localités de cette région existent actuellement au total une centaine de récepteurs à grand écran, dont la majorité sont installés dans les écoles où ils servent à la télévision scolaire et à l'éducation — ainsi qu'au divertissement — des adultes.

C'est généralement l'instituteur, le maire ou le curé qui a créé le télé-club, dont l'objectif principal était au début un enseignement de base s'adressant aux adultes. Sauf une dizaine de récepteurs achetés par la collectivité avec l'appui de l'Etat français (Loi Barangé), les autres ont été acquis grâce à des collectes privées faites dans la localité. (Voir dans le Courrier d'août-septembre 1952 l'article « La TV. collective ».)

La Fédération publie un intéressant bulletin : « La Semaine Télévisée », et a même réalisé avec les « moyens du bord » un film dont le titre est « Télévision, quand tu nous tiens ! », qui retrace l'histoire de cette expérience-cléf.

Expérience-cléf n'est pas un terme exagéré, parce que le mouvement lancé dans de petits villages français éparpillés dans la campagne à 100 km. à l'est de Paris — si faible soit-il encore — sera peut-être plus significatif pour de nombreux pays du monde que le puissant développement dont la télévision peut se prévaloir jusqu'à maintenant. C'est en ce sens qu'on peut appeler ce mouvement une réalisation unique de la télévision française.

Il ne faut pas oublier, en effet, que dans la plupart des pays, la masse n'a pas les moyens d'acheter un poste récepteur de TV. Mais beaucoup de gens peuvent acquitter un léger droit d'entrée à des séances régulières, ce qui permet de rembourser les avances qui ont permis l'achat d'un poste. Le développement de la télévision en Amérique latine, et les projets élaborés dans les



★ Dans un rayon assez étendu autour de Paris, les habitants de nombreux villages se réunissent le soir devant le récepteur de TV acquis par la communauté et installé à l'école. Dans la journée, l'écran permet aux élèves de suivre les émissions télévisées. ★

Moyen et l'Extrême-Orient pour son utilisation, font ressortir la nécessité de l'achat des postes par la collectivité si ces derniers doivent être utilisés par l'ensemble de la population.

Un autre élément favorable à la vision collective réside dans les réactions qu'elle implique sur l'esprit de la communauté. L'achat même de l'appareil est un acte de toute la communauté et son fonctionnement nécessite la fondation d'un comité chargé d'organiser et de diriger les séances. Les villageois s'habituent vite à se réunir plusieurs fois par semaine à l'école du village. Etant donné la part prise par la collectivité à l'achat du poste de télévision et, d'autre part, le caractère personnel des bons programmes de télévision, les réactions produites sur l'auditoire par les programmes écoutés en commun sont très différentes de celles que suscitent les projections cinématographiques commerciales ordinaires.

La vision collective peut également intervenir d'une façon efficace dans le domaine de l'éducation. Lorsque des adultes prennent l'habitude de se réunir à l'école en vue de se distraire, on peut aisément profiter de cette occasion pour assurer leur éducation systématique. De plus, des programmes éducatifs présentés à un groupe ont certainement une plus grande efficacité que des programmes transmis dans les

foyers, car ils peuvent être préparés par un chef de groupe (généralement l'instituteur).

Le poste de télévision peut présenter un intérêt tout particulier pour les écoles. Celles-ci sont généralement pauvres et même dans des pays très développés du point de vue économique, on trouve difficilement les fonds permettant d'installer un récepteur de télévision. La réception collective résout le problème, très souvent sans que l'école ait besoin d'intervenir financièrement. En réalité, au lieu de constituer une cause de dépenses, un poste représente une nouvelle source de revenus très appréciable. Lorsque les frais d'achat et les frais d'entretien courants ont été amortis grâce à la perception de droits d'entrée, l'école bénéficie d'un revenu régulier qu'elle peut utiliser pour ses activités générales, telles que voyages scolaires, achat d'équipement et autres améliorations. Si le récepteur peut constituer le noyau autour duquel se développera une vie culturelle dans une communauté, il peut représenter aussi en matière d'éducation scolaire un stimulant et une source de revenus.

La TV éducative française ne cherche pas seulement à améliorer les programmes existants mais à aller de l'avant. Ainsi, depuis le 17 février est organisée une série de six conférences faites, à raison d'une par semaine, dans les studios de la rue Cognacq-Jay, par des professeurs de la Sorbonne qui présentent en même temps des photographies et des films destinés à illustrer ces textes. Elles sont reçues en Sorbonne sur les écrans de deux amphithéâtres, et suivies par des étudiants du niveau de la licence. Naturellement, elles peuvent être captées — comme toutes les émissions éducatives — par les possesseurs d'un récepteur de TV.

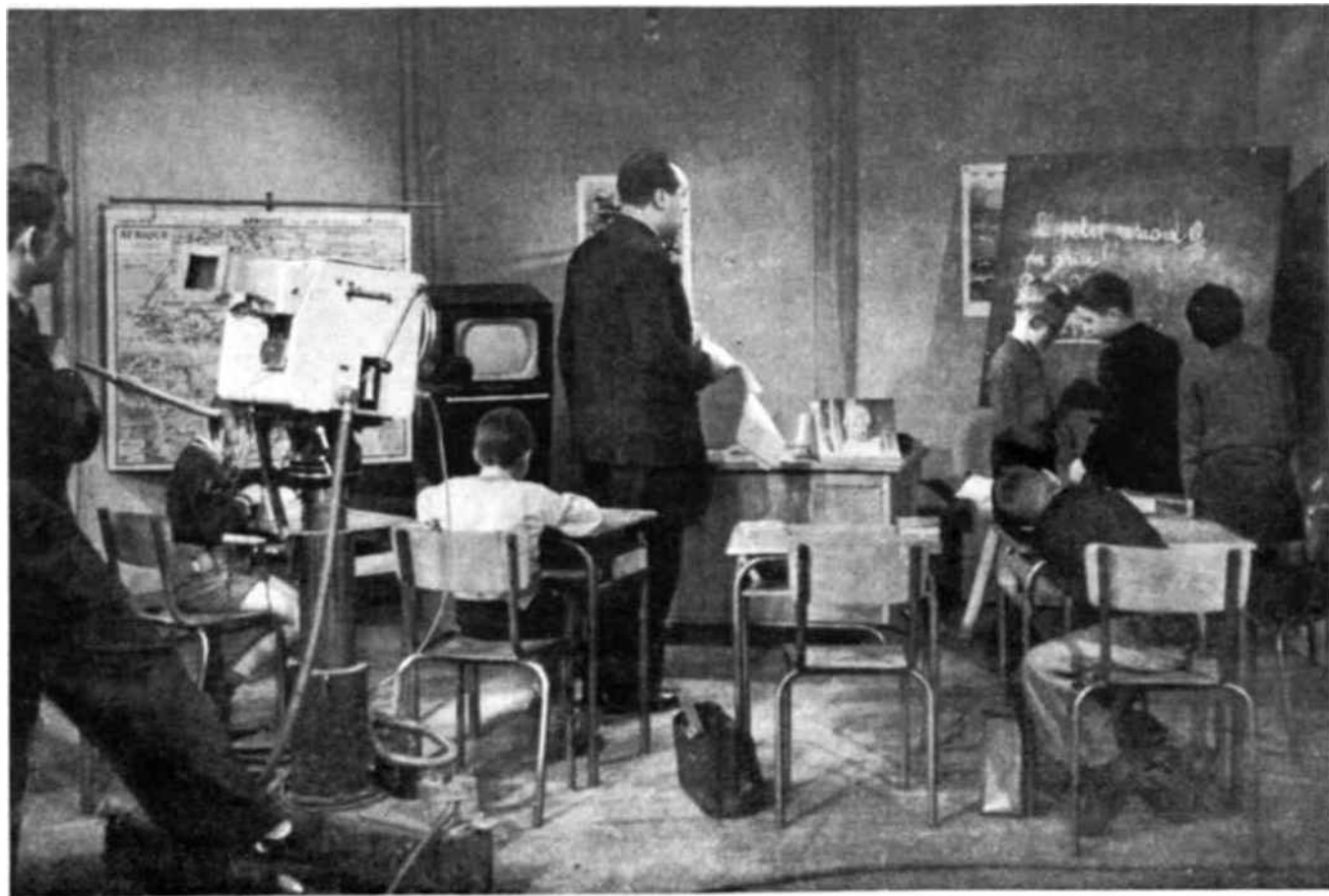
Expérience très importante puisqu'il s'agit de se rendre compte des possibilités d'utilisation de la télévision comme technique de diffusion scientifique et éventuellement comme auxiliaire de l'enseignement supérieur. L'accueil que lui réserveront le public étudiant et le public savant montrera l'intérêt qu'il y a à diffuser un certain nombre de documents d'une haute portée scientifique.

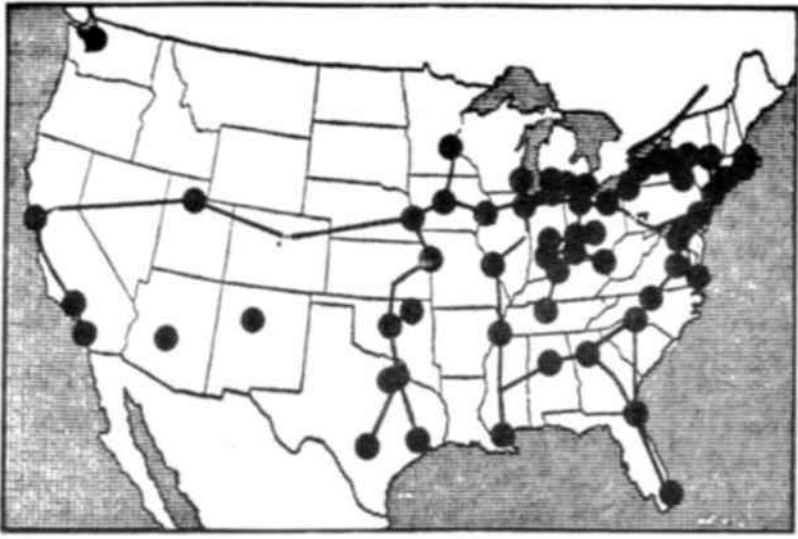
Les six conférences sont, en effet, présentées par la Faculté des Sciences de Paris et ont pour titre général « Science Contemporaine ».

Il s'agit d'un essai qui montre le souci de la Télévision française d'atteindre des couches plus nombreuses et plus élevées de son auditoire éducatif.

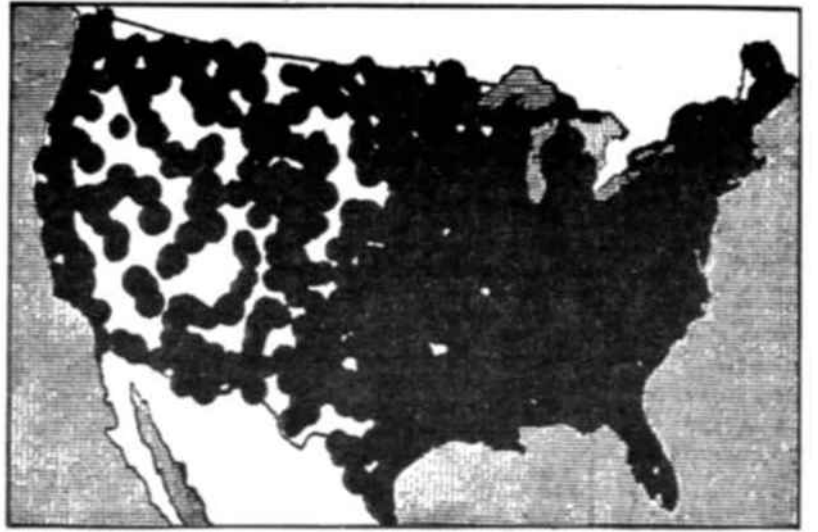
Ce but sera réalisé progressivement à mesure que seront atteints les objectifs ambitieux que s'est fixés la TV, c'est-à-dire, pour la tranche de travaux en cours ou à l'étude, la mise en service, en plus des émetteurs de Paris et de Lille, des émetteurs de Strasbourg, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse et éventuellement Nice qui doivent — en principe — être terminés avant 1958.

« LA CLASSE EN IMAGES » EST UNE DES TROIS ÉMISSIONS ÉDUCATIVES HEBDOMADAIRES DE LA TÉLÉVISION FRANÇAISE.





Voici, schématiquement, le réseau de TV américain en 1952...

U
S
A

...et ce qu'il sera dans l'avenir, grâce aux nouvelles stations.

DEUX AMÉRICAINS, UN TÉLESPECTATEUR

EN 1952, les vedettes de la télévision américaine ont été les éducateurs. Les efforts incessants d'un petit groupe d'enthousiastes, qui avaient foi dans les immenses perspectives de la TV éducative, ont en effet amené le gouvernement des Etats-Unis à reconnaître officiellement, pour la première fois, la nécessité de créer des stations non-commerciales consacrées à l'éducation, parallèlement aux émetteurs dont les objectifs sont surtout publicitaires.

C'est le 13 avril que, l'an dernier, la Commission Fédérale des Communications (F.C.C.) annonça son plan de développement de la TV américaine, et autorisa la création, dans l'avenir, de 2.053 nouvelles stations. Le caractère révolutionnaire de ce plan réside dans l'obligation de réserver 242 stations — soit plus de 10 % du total autorisé — à des émissions non-commerciales et à des institutions de caractère éducatif.

Il n'est pas difficile d'imaginer la sensation causée par cette décision dans les milieux américains de l'enseignement. Elle est reflétée dans la déclaration d'un éducateur, Harold E. Wigren, directeur de l'éducation audio-visuelle à Houston (Texas) « Le 13 avril sera sans doute marqué par le début d'une ère ouvrant au peuple américain de nouvelles et vastes possibilités dans le domaine de l'enseignement. » Un autre professeur affirma « Désormais, aucune réunion du Conseil Américain de l'Education, aucun meeting d'éducateurs n'aura le même caractère qu'auparavant. Quelque chose de nouveau s'y ajoutera, quelque chose d'extraordinaire, de passionnant, de révolutionnaire. »

Tous les éducateurs américains ne partagent pas cet enthousiasme. Nombre d'entre eux soulignent les énormes difficultés, tant dans le financement que dans l'élaboration des programmes, que soulève la télévision. Par ailleurs, la décision de la F.C.C. provoque des objections dans la plupart des secteurs de l'industrie de la TV. L'Association Nationale des émetteurs de Radio et de Télévision est d'avis que les institutions enseignantes ne pourront jamais résoudre les problèmes financiers de la TV et « gâcheront » les antennes qui leur auront été accordées.

Aux Etats-Unis, la télévision constitue, au même titre que la radio, une industrie privée fondée sur le principe de la libre concurrence et fonctionnant sous le contrôle d'un organisme gouvernemental, la F.C.C. Les 128 stations actuellement en service diffusent toutes des émissions financées commercialement et toutes (à l'exception de la station du Iowa State College) appartiennent à des firmes commerciales privées qui les exploitent dans un but lucratif.

Nombre de ces stations sont liées entre elles par des relais dont l'ensemble constitue quatre chaînes de côte à côte (de l'Atlantique au Pacifique), qui émettent des programmes sur le plan national. De plus, certaines stations locales, tout en étant rattachées à une chaîne, télévisent leurs propres programmes.

Les organisateurs des émissions commerciales affirment que c'est seulement grâce à leurs efforts et aux capitaux investis que la TV a pu prendre, aux U.S.A., un tel développement : aujourd'hui, une famille américaine sur deux possède son poste récepteur de télévision. Quelques-unes n'en ont pas parce que la TV leur déplaît ; d'autres parce qu'elles n'ont pas les moyens d'en acquérir ; enfin, certaines familles n'en achètent pas parce qu'elles vivent dans une région hors de la portée des émetteurs.

Depuis l'inauguration, en 1951, d'émissions « de côte à côte », les habitants de San Francisco ont pu assister tous les jours à des programmes télévisés à New-York, c'est-à-dire à près de 5.000 km de leur ville, et maintenant, ce miracle technique leur paraît tout naturel. Les enfants grandissent avec l'idée qu'il est normal de voir un Président entrer en fonctions tout en étant confortablement installé dans un fauteuil du salon familial, ou des

singes gambader dans leur cage à l'autre bout des Etats-Unis.

Il est évident que la TV contribue à élargir l'horizon individuel puisque tous les coins du pays peuvent prendre part instantanément à des événements d'une signification nationale. Certains Américains, qui n'auraient peut-être jamais été au théâtre de leur vie, « assistent » à des représentations dramatiques. Ils peuvent également suivre des cours télévisés avec le concours d'écoles ou d'Universités. Mais d'un autre côté, la TV leur propose aussi des distractions d'un niveau très bas, des histoires de crimes ou des émissions à caractère purement publicitaire, ce qui a amené le public à exiger des programmes d'une meilleure qualité.

Les enquêtes des dernières années ont toutes souligné le pourcentage trop élevé de programmes de TV prenant pour thème des crimes ou des sujets de niveau très bas. Depuis le début de cette

qui vont suivre, ont été mis sur pied grâce au concours des stations commerciales. De plus, ces émetteurs collaborent avec les musées, les jardins zoologiques, les observatoires et autres institutions en produisant des spectacles éducatifs d'un intérêt général.

« Zoo Parade », par exemple, est transmis régulièrement du Jardin zoologique de Chicago. A l'aide des commentaires et des explications fournis par le directeur du zoo et son personnel, cette émission, à la fois instructive et distrayante, fait connaître au public la vie de nombreuses espèces animales. « What in the World ? » (De quoi est fait le monde ?) est télévisé depuis le musée de l'Université de Pennsylvanie et amène devant la caméra des experts qui présentent des objets rares tels que des coupes rituelles d'Afrique, un vieux poignard de Sibérie ou des statues du Pérou.

Le Musée d'Art de San Francisco a remporté un grand succès avec son programme régulier intitulé « L'Art dans votre vie », suivi par plus de 80.000 téléspectateurs. « Ceci signifie », déclare le producteur, « qu'avec un seul programme de TV on touche un public correspondant à la moitié des visiteurs annuels du musée. » Une autre personnalité remarque que par cette émission, un certain nombre de personnes qui, auparavant, ne s'intéressaient pas aux musées, suivent maintenant de près leurs activités.

Les téléspectateurs ont pu contempler les étoiles au télescope d'un observatoire renommé et suivre la description d'une éclipse de lune au cours d'une émission organisée avec la collaboration du musée de Stanford (Connecticut).

De telles émissions, toutefois, ne sont guère plus que des exemples isolés dans un ensemble de programmes dont les objectifs sont avant tout des revenus commerciaux, qui doivent correspondre à la demande générale du public et non seulement aux goûts d'une minorité intéressée à l'éducation. C'est pourquoi de nombreux membres du corps enseignant pensent que les grandes possibilités qu'offre la télévision pour les écoles et l'éducation des adultes, ne peuvent être pleinement exploitées dans le cadre d'un système purement commercial. Pour faire face à la situation ainsi créée, les organisations d'enseignants se sont unies en un Comité commun pour la Télévision éducative.

Au cours de l'hiver 1950-51, ce comité, formé de membres du personnel enseignant, de fonctionnaires de l'enseignement et de représentants d'associations diverses, intervint auprès de la F.C.C. pour demander que des fréquences fussent réservées aux institutions éducatives à caractère bénévole.

Quand la F.C.C. examina les demandes du groupement, elle exprima son opinion en ces termes : « Il faut admettre que la télévision offre des possibilités beaucoup plus importantes et beaucoup plus manifestes que la radio en matière d'éducation. Il ne faut pas considérer seulement le nombre des téléspectateurs ; les stations de télévision éducative serviront de toute évidence les intérêts du public dès l'instant où leurs émissions contribueront de façon sensible au développement de l'éducation dans ce pays. »

En réponse aux affirmations des industriels de la télévision, d'après lesquels la solution réside dans une libre collaboration entre les éducateurs et les entreprises commerciales, en vue de la présentation de programmes éducatifs, dans le cadre des émissions commerciales, la F.C.C. déclare :

« Une coopération de ce genre ne peut répondre à tous les objectifs importants de la télévision éducative. Pour atteindre son but, un programme éducatif doit être diffusé régulièrement. En effet, le public ne peut s'habituer à suivre des émissions dont l'horaire est appelé à être modifié périodiquement. En outre, un programme complet et varié, conçu pour des téléspectateurs d'âge et



Sur l'écran de télévision, c'est l'assemblage des lignes (formées d'une multitude de points) qui donne l'image. Ici, les lignes sont volontairement séparées de façon à montrer leurs caractéristiques individuelles (Photo USIS).

année, une véritable vague de craintes et de scepticisme semble avoir déferlé sur les Etats-Unis ; ceci devient évident en prenant connaissance des articles de presse, des déclarations publiques, des délibérations des assemblées municipales, des réunions d'associations de parents d'élèves et de professeurs, etc.

Les dirigeants des stations commerciales font remarquer qu'ils donnent satisfaction à la grande majorité du public en proposant, non seulement des informations et des émissions à caractère éducatif, mais surtout des programmes distrayants grâce auxquels les téléspectateurs peuvent « s'évader » des soucis quotidiens. Le grand succès de la télévision américaine, soulignent-ils, est la preuve directe du bien fondé de cette affirmation.

Ils estiment avoir déjà déployé des efforts méritoires — compte tenu de leur responsabilité envers le gouvernement — en diffusant un certain nombre de programmes d'intérêt public, en compensation du privilège de bénéficier d'une des fréquences, en nombre limité, qui existent aux U.S.A.

On doit d'ailleurs reconnaître loyalement que la plupart des programmes éducatifs et des expériences dont il est fait mention dans les articles

L'ENFANT DEVANT LE POSTE MAGIQUE



Sur tout le territoire des Etats-Unis, des millions d'enfants, depuis les bébés à peine capables de marcher jusqu'aux adolescents, ont chaque jour l'œil fixé sur l'écran de télévision. Les conséquences de cet état de choses sur les habitudes des enfants ont préoccupé parents et professeurs depuis que le récepteur de TV n'est plus cantonné dans les cafés mais trône dans la plupart des homes américains.

Nombreux sont ceux qui se demandent si tous les programmes peuvent être vus par les petits et si certains ne leur font pas plus de mal que de bien. L'écolier ne préférerait-il pas l'écran à ses devoirs de classe? Continuera-t-il à lire des livres? La famille s'en trouvera-t-elle plus unie? Les programmes de TV n'éclipseront-ils pas d'autres formes de loisirs plus utiles? Quelques-unes de ces questions et bien d'autres encore, ont reçu des réponses contradictoires, mais toutes ont passionné le pays.

Une chose est certaine : les enfants américains passent une bonne partie de leur temps devant les écrans de télévision. Une enquête menée à Stamford, dans le Connecticut, a révélé que les enfants d'âge scolaire passent vingt-sept heures par semaine devant l'écran de TV, c'est-à-dire à peu près autant de temps qu'à l'école. D'après une autre enquête, menée à Cambridge, dans le Massachusetts, les enfants contemplent les spectacles télévisés en moyenne deux heures et demie par jour en semaine et trois heures et demie le dimanche. Ces chiffres s'appliquent, en général, aux enfants de tout âge et aux familles de situations sociales très diverses, mais il a été prouvé que les enfants de cinq à six ans sont des téléspectateurs plus assidus que leurs aînés — peut-être parce que leurs obligations scolaires leur prennent moins de temps.

Comme l'a montré le docteur Paul Witty, un éducateur américain, la raison de la formidable attraction qu'exerce la TV sur les enfants n'est pas difficile à découvrir : « ... la télévision offre des histoires passionnantes qu'elle présente par épisodes ou tranches successives, ce qui tient le spectateur en haleine. L'intrigue est toujours facile à suivre, les paroles se comprennent sans effort... Et la TV est d'autant plus attirante qu'elle est à la portée de la main (comme les « histoires en images », la radio et le cinéma) : il suffit, en effet, de tourner un bouton... Même si l'enfant lit facilement, il ne trouve pas toujours chez lui, ou à l'école, des lectures dont l'attrait puisse rivaliser avec la TV. De plus, sur l'écran magique, les enfants ont le plaisir de retrouver de vieux amis. Car ils ont des héros favoris, aiment appartenir au club qui porte son nom, avoir la bague ou l'insigne du

club, en apprendre le langage secret : cela leur donne l'impression d'appartenir à une vaste et puissante association. La radio, la télévision, le cinéma et les histoires en images leur donnent en outre l'illusion de participer au monde des adultes. »

Bien que sur ce point les recherches n'aient pas toutes donné les mêmes résultats, il semble que le fait d'avoir un poste de télévision chez eux ne conduise pas les enfants à passer plus de temps avec des camarades de leur âge. Au contraire, les petits ayant la TV chez eux ont tendance à devenir isolés. Au début, tout au moins, la TV pose aux parents certains problèmes de discipline. Ils ont souvent de la peine, par exemple, à obtenir que leurs enfants quittent le poste de télévision pour se mettre à table. Certains exigent même d'être servis de façon à ce qu'ils puissent manger tout en ayant les yeux fixés sur l'écran.

Il est également difficile d'obtenir des enfants qu'ils aillent se coucher à l'heure normale. La plupart des enquêtes menées en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis indiquent que les gosses disposant de la TV vont se coucher plus tard que ceux du même âge n'ayant pas la TV. De nombreux instituteurs constatent que leurs plus jeunes élèves arrivent le matin en classe manquant évidemment de sommeil, la preuve en est qu'ils discutent avec leurs camarades du programme télévisé la veille au soir à 22 h. 30! L'inspecteur général des écoles de Chicago, en termes colorés, déclare à ce sujet que les enfants viennent en classe avec la « gueule de bois » de la TV.

On a affirmé, à l'actif de la TV, qu'elle resserre les liens familiaux. Ceci est certainement exact en ce sens que les membres d'une même famille sont souvent réunis autour du poste récepteur. Mais cela ne multiplie pas les échanges entre eux.

La séduction de la TV a eu d'importantes conséquences sur les habitudes quotidiennes des enfants. Attirés par l'écran, ils écoutent beaucoup moins la radio, vont moins souvent au cinéma, lisent moins. Reste à déterminer jusqu'à quel point, mais le fait a été démontré par des enquêtes menées tant aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne.

« Seulement quand la TV ne fonctionne pas »

LA désaffection des jeunes Anglais pour la radio est très nette, malgré le fait que 90 % des familles qui ont un poste de télévision conservent un poste de radio. On a en effet constaté pendant l'émission télévisée de la B.B.C. « L'heure des enfants », que parmi les petits de cinq à sept ans, ceux qui regardaient l'écran de télévision étaient dix-huit fois plus nombreux que ceux qui écoutaient la radio; parmi les enfants de huit à onze ans, cette proportion n'était que de 11 à 1, et pour les enfants de douze à quatorze ans, de 4 à 1. Les téléspectateurs vont plus rarement au cinéma; le temps qu'ils y passent est moins

soirée, que celui qu'ils y passaient quand il n'y avait pas chez eux de TV.

Un enfant américain l'a reconnu très franchement. Comme on lui demandait s'il écoutait souvent la radio et s'il allait fréquemment au cinéma, il répondit : « Seulement quand la TV ne fonctionne pas. » Cependant, une des dernières enquêtes dont les résultats ont été communiqués à l'Unesco, et qui fut menée l'an dernier dans l'Etat de Iowa, révèle « qu'il n'est pas démontré que la TV ait réduit le public des cinémas ».

A Seattle, dans le nord-ouest des U.S.A. (Etat de Washington), une série d'émissions expérimentales d'une demi-heure a été inaugurée en décembre 1951 par la station KING-TV et s'est poursuivie pendant treize semaines. Elle avait pour objet d'encourager les enfants à lire des livres. Voici comment se présentait l'émission :

L'écran montre un groupe d'enfants qui tournent le dos au spectateur. Ils sont assis autour d'une jeune femme qui tient un livre à la main et lit une histoire. A l'arrière-plan se dresse un énorme livre ouvert qui porte en titre : « Les récits d'aventures de la télévision. Il était une fois... » Sur les pages de ce livre on voit aller et venir Benjamin Scribble, personnage imaginaire tenant lieu de speaker. Il connaît tous les livres, tous les auteurs.

Pendant la première moitié de l'émission, la narratrice raconte un épisode tiré d'un ouvrage récent. Quelques scènes sont passées en direct, pour mettre un peu de variété dans la présentation. La deuxième moitié est consacrée à un jeu auquel participent les téléspectateurs. On leur présente des scènes d'un certain nombre de livres et ils sont invités à indiquer par écrit le nom du personnage qu'ils voient sur l'écran, le titre du livre, le nom de l'auteur et la raison pour laquelle ils aiment cet ouvrage.

Cette émission a porté immédiatement ses fruits. Dès la deuxième semaine, la bibliothèque publique de Seattle et ses annexes signalaient que tous les livres de l'auteur dont il avait été question la première fois avaient été empruntés. Dans les campagnes, les résultats ne furent pas moins nets : tous les livres des auteurs mentionnés disparurent des rayons des trente-huit centres de prêt et des deux bibliothèques de la King County Public Library.

Au cours d'une conférence sur « Lire en famille », donnée à New-York en décembre dernier, Robert L. Shayon, critique de télévision et auteur du livre *La Télévision et nos Enfants*, souligna que la TV peut encourager la lecture si les parents en tirent habilement parti. Si un gosse est fasciné par les histoires de cow-boys, les parents peuvent se procurer un *bon* ouvrage sur la question, le lire avec leur enfant et l'inviter à comparer le spectacle télévisé et le livre, excellente occasion de former son goût et son sens critique. Robert Shayon suggéra également aux parents de regarder les programmes télévisés avec leur enfant pour saisir l'occasion de lui signaler des livres où il

retrouvera les mêmes héros — autre façon de l'intéresser à la lecture.

On a prétendu que la TV s'accompagne d'un mauvais travail de l'écolier à la maison et de mauvaises notes à l'école. Cependant, une enquête générale menée en juin 1951, par le *New York Times*, aboutit à la conclusion suivante : « En très grande majorité, les membres du corps enseignant estiment que la TV est utile aux jeunes dans différents domaines et que ses effets néfastes ne sont pas bien marquants. » La même enquête faisait toutefois état de critiques d'éducateurs quant à la qualité culturelle des émissions publicitaires.

Il est difficile de travailler et de regarder en même temps.

CETTE question a fait l'objet d'une enquête entreprise par l'université Xavier, à Cincinnati, dans l'Etat d'Ohio. Elle a porté sur plus de mille élèves, comparant parmi eux et dans les mêmes classes ceux qui avaient des postes de TV et ceux qui n'en avaient pas. Elle a conduit à quatre conclusions principales :

1° On ne constate aucune différence sensible quant aux résultats obtenus, entre les enfants qui ont la TV chez eux et ceux qui ne l'ont pas.

2° Le contrôle des parents sur le temps que leurs enfants passent devant le poste de TV ne semble pas avoir grand effet sur les résultats scolaires.

3° Les enfants les moins intelligents préférèrent les programmes de la TV où le thème est un crime ou un roman policier, tout comme les moins « suivis » par leurs parents et ceux qui obtiennent en classe les résultats les plus médiocres.

4° L'abus de la télévision peut compromettre la santé physique et la vivacité mentale de l'enfant.

Plusieurs autres enquêtes menées aux Etats-Unis confirment que les programmes de télévision n'ont généralement pas d'effet néfaste sur les études des enfants. Cependant, malgré ces conclusions, de nombreux professeurs tablent sur leur expérience et leurs observations personnelles pour affirmer le contraire.

Ainsi, quand les professeurs des écoles supérieures de Cleveland (Ohio), se plaignent de la mauvaise qualité du travail fait chez eux par les élèves, le directeur d'une de ces écoles examina le cas de 274 étudiants. Il constata que 112 d'entre eux, soit 41 %, avaient la télévision, que 89 étaient des téléspectateurs pendant plus d'une heure par jour et que parmi ceux-ci, 86 reconnaissaient être gênés dans leurs études par la TV. « Les meilleurs élèves peuvent peut-être assister sans inconvénient aux programmes télévisés », affirme le directeur. Mais il doute que les mauvais le puissent, soulignant que, contrairement à la radio, la TV demande une attention exclusive. Tandis que certains étudiants peuvent étudier chez eux tout en écoutant la radio, ils ne peuvent en même temps travailler et regarder l'écran de TV.

Des éducateurs ont suggéré que l'on encourage les enfants à discuter — en classe — les programmes de TV de façon à aiguïser leur sens critique. Dans les écoles secondaires il existe déjà des cours spéciaux de critique portant sur des sujets littéraires ou cinématographiques, on pourrait simplement y ajouter la TV.

Dans au moins une école publique de New-York, le directeur a décidé d'appliquer un programme destiné à former chez l'enfant des attitudes saines en matière de télévision. Il a suggéré aux professeurs de consacrer au minimum une leçon par semaine à la TV, dans le cadre des leçons de langues, d'art ou de sciences sociales. Un projet similaire est étudié dans une école secondaire de New-Jersey, de façon à relier l'enseignement aux conditions réelles de la vie. Ainsi, espère-t-on, les enfants ne seront plus d'avis que les sujets académiques sont purement... « académiques ».

Il peut être intéressant, à ce point de vue, de faire mention de la série d'émissions organisées par Victor d'Amico, directeur des services d'éducation artistique du Musée d'art moderne de New-York. Ces émissions, intitulées « La porte enchantée », invitent les enfants de trois à dix ans, à faire un merveilleux voyage de découverte à travers le monde de l'expression esthétique. Elles apprennent aussi aux parents et aux éducateurs à favoriser le développement des facultés créatrices chez les jeunes en leur montrant comment les spécialistes s'occupent des enfants qui participent à l'émission.

L'influence de la TV sur la psychologie des enfants a été, et est encore, aux Etats-Unis un sujet très controversé. Dans son ouvrage « Télévision et Education aux Etats-Unis », que l'Unesco vient de publier, le professeur Charles Siepmann n'hésite pas





à écrire : « Mieux vaut reconnaître sans ambage que nous n'avons pas sur ce point, pour le moment du moins, de données solides. Qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes, il est en effet à peu près impossible de faire le départ entre l'influence de la TV, l'influence concomitante d'autres moyens d'information et l'action complexe du milieu social en général. »

« Cela ne signifie pas, toutefois, que nous puissions laisser cette question de côté comme sans importance. Elle présente, au contraire, de toute évidence, une importance capitale. Nous voulons simplement dire que rechercher dans ce domaine des preuves scientifiques serait peine perdue. Tout est encore ici affaire de jugement et d'opinion; et même si les avis ne peuvent recevoir ni aujourd'hui ni demain aucune confirmation scientifique, cela ne nous dispense pas de réfléchir à la question, de l'examiner sérieusement et de prendre les mesures dont un jugement raisonné et raisonnable sur la situation montrerait à la fois l'opportunité et la possibilité. »

Psychiatres et spécialistes des enfants sont d'avis opposés en ce qui concerne l'influence de la TV sur les petits. Les uns estiment que grâce à la surveillance des parents, la TV ne peut pas leur faire de mal, les autres voient au contraire dans la TV un réel danger.

L'écran a commis 295 crimes en sept jours.

Le docteur F. Wertham, psychiatre et écrivain, partage cette dernière opinion. Il estime que les parents ne tiennent pas assez compte de l'influence de la TV, des histoires en images et en général des vastes moyens de diffusion, sur l'esprit des enfants.

Selon le docteur Wertham, les histoires

en images sont surtout dangereuses parce qu'elles faussent d'une manière subtile les valeurs humaines. « Elles enseignent aux enfants que la bonté, la sympathie et la pitié ne sont que faiblesse, que seules comptent l'astuce et la ruse; que les femmes doivent être considérées moins comme des personnes que comme des objets de luxe — à la façon des automobiles — et jugées d'après leurs attraits physiques bien plutôt que d'après la mesure dans laquelle elles réalisent un certain idéal féminin. »

Pour lui, la TV présente un danger semblable. A cause de la TV, affirme-t-il, les enfants « confondent violence et force, décollé avec idéal féminin, sexe et sadisme, criminels et policiers ».

Le crime et la violence sont les thèmes principaux des programmes de TV aux Etats-Unis, c'est là une des critiques les plus courantes. Et certaines statistiques semblent, en effet, jeter une lumière troublante sur cette question :

« Les auteurs des émissions, écrit le correspondant du *New Yorker*, sont pour la plupart fascinés par la mort... Semaine après semaine, émission après émission, c'est la mort sous une forme ou sous une autre qui tient le premier rôle... J'ai calculé que depuis un an 16.932 hommes, femmes, enfants et animaux sont « morts » au cours des émissions de télévision, la plupart de mort soudaine ou violente. »

Des statistiques publiées en janvier 1953 et basées sur une enquête de l'Association des professeurs et parents d'élèves de Chicago, révèlent des faits encore plus frappants. Les chiffres ressortent de rapports fournis par un groupe d'observateurs ayant suivi tous les programmes pour enfants des émetteurs de TV de Chicago pendant la période s'étendant de Noël à la Saint-Sylvestre. Ces observateurs « assistèrent » —

dans ces programmes exclusivement produits pour les enfants — à 295 crimes violents, dont 93 meurtres, 78 fusillades, 9 enlèvements, 9 vols à main armée, 44 batailles à la mitrailleuse, 2 assassinats au poignard, 33 matraquages, 2 punitions au fouet, 2 empoisonnements et 2 bombardements. Sur 134 programmes pour enfants télévisés durant cette période, 48 étaient des films de Westerns remplis de crimes, 33 étaient de vieux films de types divers.

Soupape d'échappement ou spectacle néfaste ?

C'est aux mêmes conclusions qu'est arrivée l'Association nationale pour une Radio et une TV meilleures, dans une enquête sur la région de Los Angeles, en Californie, publiée en juillet dernier. Cette enquête montrait que 56 % des émissions étaient considérées comme « criticables » ou « très criticables » pour les enfants. Elle indiquait que le crime, la violence et la médiocrité dominaient les émissions, et soulignait la nécessité de réviser les programmes pour enfants.

Certains programmes étaient classés dans la catégorie « criticables », surtout parce que « le crime constitue leur thème principal ». De plus, le crime ne doit jamais constituer le thème principal d'un bon programme pour enfants. Dans quelques cas, un changement d'optique et une meilleure rédaction pourraient rendre ce thème acceptable.

Les psychiatres d'une opinion opposée, comme le docteur Laurretta Bender, directeur du Département de Psychiatrie infantile de l'hôpital Bellevue, à New-York, sont convaincus que de tels programmes ne peuvent en rien compromettre le sain développement des enfants. Ils estiment que sur les écrans de TV, la violence constitue une

soupape d'échappement pour le dynamisme normal et naturel de tous les enfants (1). Un autre psychiatre, le docteur Phillip Polatin, croit que les films de cow-boys, quoiqu'ils ne plaisent généralement pas aux parents, constituent un excellent trop-plein où peut se déverser les tendances combattives des enfants. Le docteur Polatin conseille à ceux qui critiquent la TV en tant que « distraction passive », d'observer un groupe de garçons « chargeant » leurs pistolets, encourageant les héros et maudissant les vilains, tout en regardant l'écran de la TV.

Comme on peut le constater, il y a du pour et du contre dans les critiques de la TV. En réalité, ces critiques font partie du grand débat qui s'est ouvert il y a des années sur l'influence de tous les moyens de vaste diffusion, sur les enfants comme sur les adultes. Débat qui a englobé aussi bien les romans à bon marché que le cinéma, la radio et les histoires en images. La TV n'est qu'un nouveau champ de bataille. La plupart des gens de bon sens admettront que le tableau n'est ni aussi noir ni aussi blanc qu'on le pense.

Ainsi que le dit le *New York Times* dans un éditorial, « Il est évident que la TV constitue un nouveau problème pour l'éducation, mais ses implications dépassent de beaucoup le cadre de la salle de classe. Un moyen d'expression auquel l'enfant consacre une partie aussi importante de son temps, ne peut plus être considéré simplement comme une nouvelle forme de distraction. C'est une force sociale aux énormes possibilités, bonnes ou néfastes, et la route que suivra à l'avenir la TV est d'un intérêt vital pour la communauté tout entière. »

(1) En ce qui concerne « l'esprit d'agression » des enfants, voir l'article « On ne peut changer la nature humaine... » par Ashley Montagu, paru dans le numéro de février 1953 du « Courrier ».

LE PROFESSEUR EST SUR

« **E**n Utopia », écrit le professeur Charles Siepman, « toutes les classes des écoles disposeront d'un poste récepteur de télévision. Mais Utopia est un pays lointain ». Tellement lointain, en effet, que les éducateurs continuent à discuter avec âpreté toute la question de l'utilisation de la TV comme auxiliaire de l'enseignement scolaire. Certains, convaincus de l'efficacité de ce nouveau moyen d'éducation des masses, le saluent avec enthousiasme; d'autres lui dénie *a priori* toute valeur.

En réalité, on ne pourra se faire une idée définitive de la place que doit occuper la TV scolaire dans l'ensemble des émissions de télévision éducative qu'une fois terminée la tâche de rassembler les conclusions des enquêtes actuellement menées à ce sujet.

La TV scolaire en est encore à sa première enfance. Il y a cinq ans seulement qu'aux Etats-Unis de hardis pionniers se sont aventurés dans ce domaine inconnu. Aujourd'hui, on compte tout juste quarante circonscriptions scolaires, la plupart groupées dans les Etats de l'Est des U.S.A. et dans certaines régions urbaines du Middle West et de la Californie, qui utilisent la télévision. Rares sont les écoles possédant leur poste récepteur, excepté autour de Philadelphie, Los Angeles et Minneapolis.

De l'avis de nombreuses personnes, Philadelphie constitue un exemple frappant d'expérience de TV scolaire. A vrai dire, elle est devenue « la Mecque de la télévision scolaire » et à ce titre, a attiré des visiteurs de quarante Etats et de dix pays étrangers.

Des émissions régulières télévisées à l'intention des classes primaires et secondaires commencèrent le 7 mars 1949 avec la participation de trente et une écoles. « L'opération classe », comme l'appelait le programme, faisait suite à deux années d'efforts ardues de la part des autorités scolaires de Philadelphie et des instituteurs, au cours desquelles de nombreux programmes scolaires, non destinés à la classe, furent transmis régulièrement l'après-midi et dans la soirée. Il s'agissait de faire connaître aux parents d'élèves et à la population en général, les activités des écoles publiques de Philadelphie; d'essayer de constituer, avec les maîtres et les élèves, un public de téléspectateurs avertis; d'encourager l'art de la télévision en tant qu'auxiliaire de l'enseignement, et, par des expériences répétées, amener les éducateurs à l'utiliser en classe avec confiance et compétence.

Aujourd'hui, treize séries d'émissions scolaires, conçues pour les différentes classes, sont diffusées chaque semaine par trois stations commerciales qui mettent gracieusement à la disposition des réalisateurs les heures d'émission et les installations matérielles nécessaires. Ces programmes sont suivis par 40.000 élèves environ, sur les 900 postes récepteurs installés dans les écoles de la ville et des faubourgs.

Le but de ces programmes est avant tout de mettre à la disposition des écoles une documentation que ne possèdent généralement pas les salles de classe. Ils comprennent par exemple « Le Monde à votre Porte », composé d'interviews de personnalités étrangères portant sur l'éducation, la politique, l'industrie, l'agriculture; « A la découverte des beaux-arts », télévision des chefs-d'œuvre du Musée de Philadelphie et présentation par un professeur anglais de scènes extraites de « Macbeth »; « La

Science amusante », exposés accompagnés de démonstrations sur les voyages interplanétaires, l'utilisation du microscope, conseils au sujet de travaux scientifiques de vacances. Les autres programmes de cette série comprennent des sujets pour jeunes enfants, des discussions sur des livres pour jeunes gens conduites par les auteurs, des cours d'instruction musicale, des causeries sur la mentalité des adolescents, sur les problèmes sociaux et un « quiz » sur l'histoire des U.S.A.

Instituteurs et étudiants prennent part avec enthousiasme à ces émissions. Au bout de la deuxième année d'existence de cette série, 2.500 élèves avaient participé à 210 émissions.

On a reconnu à Philadelphie la nécessité d'une documentation imprimée, précisant le contenu et le but des émissions; mais rien n'a encore été fait pour aider les maîtres à entreprendre des « activités complémentaires ». Au début de chaque mois les maîtres reçoivent un programme détaillé, donnant le sujet et la matière de chaque émission. Le directeur de l'Enseignement admet que cette documentation est encore insuffisante et qu'elle devrait être beaucoup plus complète pour être vraiment utile. Ils peuvent ainsi choisir les émissions qui cadrent le mieux avec les sujets traités en classe et y préparer les élèves au moyen de discussions et de lectures.

Chaque été, depuis le début de l'expérience, un stage d'études est organisé à l'intention des maîtres, pour les familiariser avec l'utilisation des émissions télévisées.

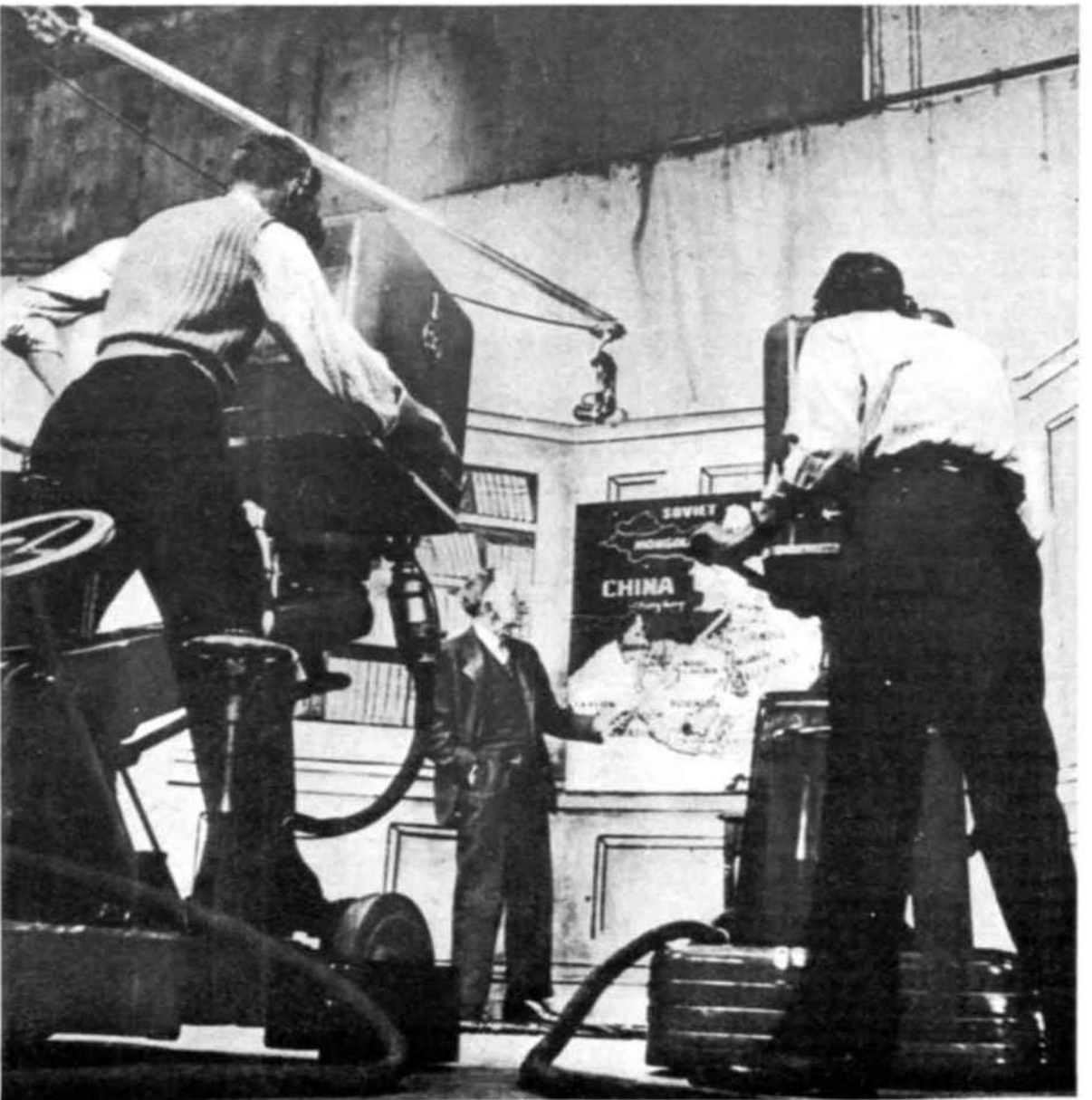
Dans l'ensemble, le personnel du service de la télévision scolaire de Philadelphie peut être fier des résultats qu'il a obtenus jusqu'ici. « Les activités complémentaires ont pris une extension presque incroyable », affirment les dirigeants de ce service. « Les enfants qui ont suivi la série La Science Amusante ont construit de petits moteurs, monté des collections d'insectes, construit de petits postes de radio... Quant à la série Nous sommes des Artistes, elle a suscité dans les classes un nombre considérable de travaux artistiques. »

D'après les sondages entrepris, les membres du personnel enseignant énumèrent ainsi les avantages de la télévision scolaire : les élèves travaillent mieux en classe; ils demandent à faire des excursions, ils augmentent leur vocabulaire; ils cherchent à faire des lectures complémentaires; ils comprennent mieux l'importance d'une bonne élocution; ils retiennent avec une surprenante facilité les techniques et les procédés qui leur sont présentés; les démonstrations de méthodes pédagogiques sont souvent très utiles aux maîtres eux-mêmes. Il convient néanmoins de souligner qu'il ne s'agit là que d'opinions, et non de conclusions scientifiquement vérifiées.

Peu d'études véritablement sérieuses ont été faites aux Etats-Unis, ou dans d'autres pays, pour déterminer l'efficacité réelle de la TV comme auxiliaire du maître d'école. On ne peut pas dire avec certitude jusqu'à quel point les enfants comprennent et se rappellent ce qu'ils voient sur l'écran de TV.

L'une des rares enquêtes effectuées jusqu'ici portait sur un « essai d'enseignement de la musique par télévision à l'école primaire »; elle a eu lieu dans les écoles publiques de Washington, D.C. Les classes choisies pour l'expérience furent soumises à des tests spéciaux avant et après la série d'émissions, ainsi qu'un groupe d'écopliers témoins qui n'avaient pas suivi les cours télé-

Une conférence instructive télévisée, voici un des éléments de la TV éducative, en pleine gestation aujourd'hui aux Etats-Unis. L'actualité vivante est en effet l'un des principaux atouts de la télévision.



Objectif n° 1 de la télévision aux USA : distraire.

U. S. A.

Suite de la page 7.

d'intérêts différents exige chaque jour un temps d'émission assez long, que les stations commerciales trouveraient difficile, sinon impossible de lui consacrer. »

Il est important, toutefois, de souligner que la F.C.C. n'a pas l'intention de relever les stations commerciales de leur obligation de tenir compte des intérêts supérieurs du public, en réservant 242 fréquences à des buts éducatifs. Comme le fait remarquer la F.C.C. : « Ces dispositions ne dispensent pas les stations commerciales de télévision de présenter des programmes propres à répondre aux besoins et aux intérêts éducatifs des collectivités. Cette obligation incombe à toutes les stations commerciales sans exception, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas dans la localité de stations réservées aux émissions éducatives non commerciales. »

Ainsi, les membres du corps enseignant avaient remporté leur première victoire. C'était, il est vrai, une victoire facile, car la F.C.C. ne faisait que leur accorder satisfaction sur le papier après les avoir mis en garde contre le fait qu'après juin 1953 les fréquences octroyées pourraient être transférées aux émetteurs commerciaux si, d'ici là, les membres du corps enseignant se montraient incapables de donner des preuves tangibles de leurs possibilités d'utiliser les fréquences en question. En bref, le plan de la F.C.C. consistait simplement à confier aux éducateurs la tâche urgente de trouver les ressources nécessaires à la création de stations de TV sur toute l'étendue du pays. Ressources énormes, car la construction d'une station de TV revient à 250.000 dollars et ses frais de fonctionnement à 250.000 dollars au moins par an.

Aujourd'hui, dans tous les Etats-Unis, les organisations d'enseignants se sont mises au travail dans ce but. Elles essaient de convaincre les assemblées législatives de l'utilité de leur octroyer les crédits nécessaires, elles consultent les experts pour établir le prix de revient des stations émettrices et de la production de programmes, elles discutent avec les dirigeants des universités de la nécessité d'utiliser une station de TV pour élargir leur enseignement, elles démontrent aux Conseils de l'Education l'utilité de la TV scolaire.

Et presque tous les jours, la presse américaine publie des manchettes du genre de : « Il est urgent de créer une TV éducative », « Chicago doit ouvrir une souscription publique pour la création d'une station éducative de TV », « Il faut obtenir les stations non-commerciales maintenant ou les perdre à jamais ».

Les membres du corps enseignant ont compris qu'ils doivent désormais travailler la main dans la main, aussi les plans des futures stations de TV éducative comportent une étroite collaboration dans la confection des programmes, dans l'échange de films et dans bien d'autres domaines encore. On projette la création de chaînes de TV s'étendant à travers tout un Etat et reliées à d'autres chaînes dont l'ensemble couvrira tout le territoire des Etats-Unis. Dans l'Etat de New-York, par exemple, on a accordé à l'Université d'Etat des licences pour la création de stations dans six différentes villes, ce qui contribuera à l'éducation des citoyens des grandes agglomérations mais aussi et plus spécialement, des habitants des régions rurales et des petites localités.

A la fin de 1952, la F.C.C. avait reçu seulement dix-neuf demandes de licences pour la création de stations de TV éducative et avait délivré dix permis de construire. A l'heure actuelle, aucune de ces stations ne fonctionne encore.

La route qui mènera à la télévision éducative est, aux Etats-Unis, longue et ardue. Mais les membres du corps enseignant des U.S.A. font face aux difficultés avec une résolution farouche, car l'avenir de leur projet est lourd de conséquences.

L'ÉCRAN

visés. Le programme durait une demi-heure, exceptée la leçon d'ouverture qui se prolongea pendant quarante-cinq minutes.

Ces émissions comportaient des causeries, sur Beethoven et d'autres grands compositeurs, suivies d'exécution de leurs œuvres et de démonstrations d'instruments de musique divers, comme le flûteau, dont les élèves peuvent apprendre facilement à jouer.

Si modestes que soient les conclusions de cette enquête, les autorités scolaires purent cependant en tirer les enseignements suivants :

1) Parents et élèves se montrèrent enthousiastes à l'égard de l'instruction musicale donnée par la télévision. A considérer uniquement l'intérêt soulevé par ces émissions et les réactions qu'elles ont provoquées, on peut dire qu'elles ont remporté un plein succès.

2) Les tests ont montré que les élèves n'apprennent pas mieux la musique en suivant les émissions télévisées qu'ils ne l'auraient apprise par les leçons ordinaires. A cet égard, on peut dire que l'expérience n'a fait apparaître aucun avantage en faveur de la leçon télévisée.

3) « Les résultats de cet essai improvisé et de portée très restreinte », remarquent les organisateurs de cette série d'émissions, « tendent à montrer également qu'un spectacle télévisé est quelque chose de fugitif et ne constitue pour les élèves un enrichissement durable que si le maître, par un enseignement complémentaire, s'efforce de préciser et de fixer dans leur esprit les faits mentionnés au cours de l'émission ». Le manque de préparation et d'enseignement complémentaire est à l'heure actuelle un des problèmes les plus graves et une des faiblesses majeures de l'utilisation de la TV dans les classes.

4) Par contre, ces leçons de musique télévisées présentèrent des avantages imprévus. Ainsi, les enfants qui, volontairement, suivaient ces leçons chez eux, fournirent de précieuses données. Leurs parents assistèrent au programme avec intérêt, apprenant de quelle façon on enseigne la musique à leurs enfants et saisissant comment ils peuvent joindre leurs efforts à ceux de l'école.

Se basant sur les expériences de télévision scolaire entreprises aux Etats-Unis, et sur d'autres enquêtes analogues, le professeur Siepman est d'avis que : « A l'heure actuelle, ce genre de télévision est peut-être surestimé par des pionniers enthousiastes tandis que d'autres le rejettent trop sommairement. Sa valeur en tant qu'instrument pédagogique n'est plus guère discutée ; mais elle dépend, dans chaque pays, de deux éléments : de la qualité de l'enseignement et du coût de la télévision. Elle ne peut pas remplacer le maître, mais celui-ci peut, en déployant de l'ingéniosité et du talent, en tirer parti. Par contre, l'instituteur médiocre n'y parviendra probablement pas et la télévision risque alors, malgré son attrait superficiel, de distraire l'attention au lieu de faciliter l'enseignement.

En ce qui concerne le coût de la télévision, l'administrateur scolaire y regardera à deux fois avant d'assumer les dépenses et les efforts considérables qu'exigent l'installation et l'utilisation de postes récepteurs.

Dans tout système scolaire et dans n'importe quel pays, c'est la qualité de l'enseignement qui importe le plus. Après seulement viennent la question des locaux et du matériel scolaires, et celle des effectifs : si les classes sont trop nombreuses l'enseignement perd de son efficacité. Entre les besoins rivaux, le choix n'est pas facile à faire et l'on comprend que ce problème plonge dans la perplexité la plupart des administrateurs. »

Au stade actuel, la sagesse semble donc recommander d'abord que ceux qui s'occupent activement de télévision, ou qui envisagent de le faire, veillent à conserver à leur activité un caractère expérimental. Les remarques suivantes d'un spécialiste de la radio et de la TV attaché en qualité de conseiller à une importante administration scolaire américaine méritent de retenir l'attention : « J'ai été étonné d'apprendre, ce printemps, que dans nombre d'écoles certains éducateurs, après avoir procédé à des expériences de télévision, ont préconisé l'adoption de telle ou telle formule. D'après les uns, il convient d'employer des enfants dans les émissions de télévision ; selon d'autres, il ne faut employer que des professeurs ; d'autres encore recommandent l'emploi de professeurs et de quelques élèves ; et ainsi de suite. Je suis convaincu qu'aucun de nous n'a encore dépassé le stade expérimental et je déplore vivement que certains commencent déjà à imposer à la télévision, comme ils l'ont fait à la radio, des stéréotypes. »

On peut cependant avancer qu'en tant qu'instrument pédagogique, la télévision semble offrir certains avantages :

1) Elle facilite l'enseignement de certains faits, et certaines techniques. En musique, par exemple, elle aide manifestement à présenter les divers instruments de l'orchestre et à en expliquer le maniement. Elle offre un intérêt analogue dans l'enseignement des arts, de la couture et de la plupart des métiers manuels. Les services qu'elle rend dans l'enseignement des sciences sont trop évidents pour qu'il soit besoin d'y insister.

2) Le recours discret et occasionnel à des leçons de démonstration constituera sans doute, dans la plupart des classes, une précieuse ressource supplémentaire.

3) Elle permet de « changer de maître » et procure ainsi un stimulant qui n'est pas à négliger.



Afin de se faire une idée de la valeur de la TV en tant qu'auxiliaire de l'enseignement, les écoles publiques de Washington ont fait téléviser, en 1951, à l'intention des classes primaires, une série de huit leçons de musique comportant une partie instrumentale.

4) Le pouvoir qu'a la télévision de présenter au spectateur, où qu'il se trouve, certains événements d'actualité au moment même où ils se produisent, est propre à éveiller chez l'enfant le sentiment de la réalité du monde, malgré les distances. De même, la présence vivante, dans la classe, d'éminentes personnalités renforcera chez l'enfant un sentiment « d'appartenance ».

5) Tous les rapports confirment le fait que les enfants aiment participer à des programmes de télévision, ce qui présente certainement une valeur éducative. On peut toutefois se demander si les mêmes avantages ne pourraient pas être obtenus par d'autres méthodes.

« Dans les réponses à un questionnaire adressé aux administrateurs de l'enseignement », écrit le professeur Siepman, « nous avons été frappés par le nombre de nos correspondants qui, obligés de faire un choix, ont jugé le cinéma supérieur à la télévision en tant qu'auxiliaire de l'enseignement. Pour nombre d'entre eux, ce choix peut avoir été influencé par le fait que le cinéma leur était plus familier et qu'ils le connaissaient de plus longue date. Quoi qu'il en soit, la question de la valeur relative de ces deux instruments prend une certaine importance lorsqu'il s'agit de décider à quel usage les écoles consacreront les crédits dont elles disposent.

En dehors de la possibilité qu'elle offre de suivre certaines manifestations publiques importantes, la TV n'est pas supérieure au cinéma, affirment de nombreux enseignants. Si l'on veut, par exemple, faire la démonstration de certaines méthodes pédagogiques, le film, grâce au découpage, au montage, etc., représente un produit mieux fini. La caméra de cinéma peut d'ailleurs se déplacer, tout aussi bien que la caméra de télévision. En outre, le cinéma présente trois avantages décisifs : 1° il n'impose pas la tyrannie des horaires : les films — qu'ils se trouvent dans la cinémathèque scolaire ou dans une cinémathèque centrale — sont disponibles à l'heure voulue, sans qu'il soit besoin de modifier l'emploi du temps ; 2° du point de vue pédagogique, le maître peut les regarder à loisir, au préalable, et prendre ainsi toutes dispositions pour les utiliser au mieux dans son enseignement ; enfin, pour le moment tout au moins, l'écran de cinéma fatigue beaucoup moins la vue que l'écran de télévision moyen. 3° Le cinéma coûte moins cher.

Le professeur Siepman a demandé à des directeurs d'école de lui faire connaître leur opinion personnelle — et celle des maîtres placés sous leur autorité — au sujet des mérites respectifs du cinéma et de la télévision, du point de vue scolaire. Sur trente réponses, vingt-deux étaient favorables au cinéma en tant qu'auxiliaire de l'enseignement, deux à la télévision, et six trouvaient des avantages différents aux deux auxiliaires. Dans tous les cas, on soulignait l'intérêt des émissions télévisées en direct.

Les partisans du cinéma font valoir que cet auxiliaire offre plus de facilités pour composer les programmes et permet de prévoir des horaires commodes. On souligne aussi que les films de cinéma présentent l'avantage, provisoire, d'exister en couleurs ; qu'ils peuvent être projetés au préalable devant les maîtres, et aussi souvent qu'il le faut devant les élèves ; on signale

enfin les dimensions plus commodes de l'écran de cinéma.

Par ailleurs, il est clair que les maîtres ne pourront tirer un profit suffisant des émissions télévisées qu'après avoir acquis une connaissance au moins rudimentaire des méthodes d'enseignement audio-visuelles. On est encore loin de tirer tout le parti possible des films scolaires qui sont pourtant à la disposition des écoles depuis un quart de siècle, et cela parce que l'on n'a pas appris à la plupart des maîtres à s'en servir judicieusement. Tout l'argent que les autorités scolaires consacrent à la télévision sera en grande partie gaspillé, déclare le professeur Siepman, si l'on ne remédie pas à cette carence de la formation des maîtres. De cette formation dépend essentiellement la valeur future de la télévision comme auxiliaire de l'enseignement scolaire.

Toutes les écoles qui utilisent actuellement la télévision ont été invitées à formuler des critiques et des recommandations concernant les programmes qui leur sont destinés. Les critiques portent sur huit points principaux. La plus fréquente vise les horaires de la TV — ou plus exactement le fait que le maître et l'élève doivent s'adapter à un horaire imposé.

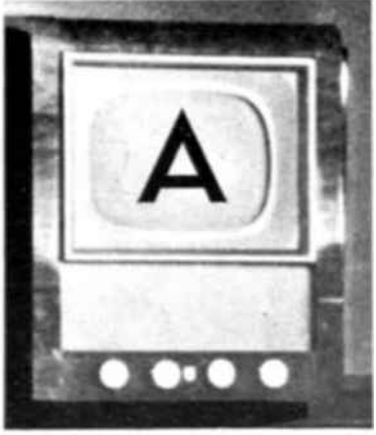
Plusieurs écoles déclarent que les programmes télévisés cadrent mal avec le travail fait en classe. On signale l'attitude défavorable de certains administrateurs. On regrette l'absence de contacts personnels (l'impossibilité de communiquer dans les deux sens, ce qui est également vrai pour la radiodiffusion). On considère souvent que les émissions de quinze minutes sont trop courtes. Dans un cas, les maîtres veulent des émissions de trente minutes ou rien.

La fréquence hebdomadaire des émissions est jugée insuffisante par certains. D'autres estiment que les séances de télévision prélèvent du temps sur les études, sans offrir de véritables avantages en compensation.

Comme on le voit, si les louanges sont nombreuses, les critiques ne manquent pas. Pour le moment, il faut donc se contenter de peser le pour et le contre.

Pas de manifestation publique importante, aujourd'hui, aux Etats-Unis, sans les caméras de télévision (Photos USIS).





AUJOURD'HUI, aux Etats-Unis, plus de soixante-cinq établissements d'enseignement supérieur utilisent la télévision d'une manière ou d'une autre. Ce fait est remarquable en soi, car la TV en est seulement à ses débuts.

D'une façon générale, les « colleges » et universités se sont intéressés

à la télévision de deux manières : en organisant des études de télévision proprement dites, en élaborant des programmes de TV. Près de quarante institutions ayant depuis des années, incorporé la radio dans leurs cours théoriques et pratiques, ont tout naturellement ajouté la télévision à leur enseignement. En outre, fait plus significatif encore, de nombreux étudiants et membres des Facultés participent couramment à la réalisation d'émissions télévisées qui passent sur les antennes des stations commerciales. Le plus souvent ils le font à titre individuel, sur l'invitation des stations intéressées. Parfois aussi, il existe un accord entre l'institution d'enseignement supérieur et une ou plusieurs stations commerciales en vue de la diffusion d'émissions conçues et réalisées par les étudiants.

A Philadelphie, une vingtaine d'institutions se sont groupées pour réaliser une série régulière d'émissions d'éducation des adultes. Quarante-deux établissements au moins réalisent des émissions diffusées par des stations commerciales. Deux de ces émissions sont destinées aux écoles. Toutes les autres s'adressent aux adultes.

Les sujets traités touchent presque toutes les questions figurant aux programmes universitaires. Parmi celles qui reviennent le plus fréquemment, les questions scientifiques occupent le premier rang. Viennent ensuite la psychologie, l'art, la littérature et l'histoire. Les débats télévisés et les émissions dramatiques tiennent également une place importante.

Les Universités et établissements d'enseignement supérieur utilisent donc la télévision pour offrir l'éducation « à domicile » à des millions de téléspectateurs, et non plus seulement dans leurs amphithéâtres.

Quels sont les objectifs visés par ces établissements en s'adressant aux vastes auditoires pouvant capter leurs programmes ? Un certain nombre d'établissements considèrent ces émissions comme une forme de propagande. Il s'agit pour eux de se concilier la faveur du public et de lui faire connaître les possibilités qu'ils offrent en matière d'études supérieures. L'Université d'Akron, par exemple, a organisé une visite télévisée de ses bâtiments et fait diffuser son cours spécial de « chimie du caoutchouc ».

Le plus souvent, cependant, ces émissions reflètent un souci commun à la plupart des établissements d'enseignement supérieur des Etats-Unis, et notamment aux *Land grant colleges* (écoles d'agriculture et de mécanique créées grâce à des fondations foncières fédérales) : celui de rester en contact avec la réalité et de répondre aux besoins du public.

Il n'est pas étonnant, étant donné le but de ces institutions, que leur enseignement soit conçu en fonction des besoins et des activités de la collectivité locale. L'Université de Buffalo, par exemple, a réalisé une série d'émissions intitulée « Made in Buffalo », portant sur les différentes industries de la région. L'Université de Maryland a fait diffuser une émission hebdomadaire sur les problèmes sanitaires de la population locale. L'Université de l'Utah, une série d'émissions intitulée « L'histoire de notre Etat ». Enfin, l'Université de Californie a fait diffuser une série de huit émissions hebdomadaires sur l'histoire de la Californie.

A cet égard, l'activité du collège d'Iowa (Iowa State College), est particulièrement significative, non seulement à cause de la portée de ses réalisations, mais aussi parce que cet établissement est le premier et, jusqu'ici, le seul possédant et utilisant sa propre station de TV.

Etant « au service de tous les habitants de l'Etat », cette station touche une des régions les plus riches et les plus peuplées de l'Iowa : 600.000 habitants. On estime que ses émissions de la soirée et ses programmes éducatifs sont suivis par 75.000 à 100.000 téléspectateurs adultes. (Cette station émet pendant une moyenne de onze heures par jour.)

Les programmes de cette station reflètent l'optique « agricole » du public auquel elle s'adresse, par exemple : « Courbés sur la terre », « Jury littéraire », « Votre santé », « Ce qu'il faut savoir de la terre », « Pour comprendre l'Europe. »

Une des émissions de ce programme ayant le plus de succès est « Toute la ville en parle », réalisée avec la participation du public et qui constitue une véritable expérience d'éducation des masses au moyen de la télévision. Grâce à leur matériel mobile, les reporters de la station ont pu réaliser, dans différentes localités, avec le concours des habitants, une série d'émissions hebdomadaires d'une demi-heure chacune. Des membres représentatifs d'une collectivité étaient invités à discuter entre eux une importante question d'intérêt local, à rechercher les solutions possibles, à estimer le coût de chacune, enfin de prendre une décision. La première de ces émissions fut consacrée à un problème d'intérêt local mais de portée nationale : la réorganisation d'une circonscription scolaire, celle de Cambridge, dans l'Etat d'Iowa, qui s'imposait à la suite du petit nombre d'élèves inscrits et du coût élevé de leur instruction. Invitée à organiser un débat télévisé sur ce problème, la commission scolaire locale s'y

parée et un autre de psychologie générale. Les droits étaient fixés à 5 dollars par cours pour frais d'expédition du manuel. Mais pour bénéficier des « points » d'études supérieures, il fallait acquitter intégralement les frais de scolarité (32 dollars pour le cours de littérature et 48 dollars pour le cours de psychologie) et passer l'examen final à l'Université. En outre, les étudiants téléspectateurs devaient présenter à peu près cinq fois plus de devoirs écrits que les étudiants bénéficiant de l'enseignement direct. A la clôture des inscriptions on comptait 109 étudiants et 674 auditeurs libres.

En fait, ces cours ont été suivis par un nombre bien plus considérable de téléspectateurs. L'Université estime à 100.000 personnes environ, les habitants de la région ayant suivi au moins une des émissions.

A la fin des deux premiers cours, qui passèrent sur les antennes tous les jours, de 9 heures à 9 h. 30, une seconde série comprenant un cours de psychologie de l'enfant et un cours de géographie physique commença. Par la suite furent télévisés un cours d'économie générale et un cours d'initiation à la musique. Le cours de musique présentait la particularité d'être diffusé par un émetteur de radio et un émetteur de télévision. Il était télévisé le matin, et les morceaux de musique cités passaient l'après-midi à la radio.

Comme on pouvait s'y attendre, étant donné l'heure des émissions (de 9 heures à 9 h. 30 du matin), les cours ont été suivis principalement par des femmes (89 %). L'examen final a été passé par 64 % des étudiants inscrits. Quant à la qualité des travaux, la moyenne était de 13 points supérieure à celle qu'atteignirent les 1.240 étudiants normalement inscrits à l'Université. Les examinateurs furent étonnés de la qualité des copies. Comme dit l'un d'eux : « Bien que l'âge des élèves soit compris entre 19 et 50 ans, et que certains aient quitté l'école depuis plus de trente ans, leurs compositions étaient intéressantes, réfléchies, souvent agréables à lire. »

Voici quelques indications concernant les élèves des cours télévisés : 56 % d'entre eux habitaient en dehors du comté où se trouve l'Université. Des étudiants malades suivirent les cours de leur lit et furent examinés à domicile par les professeurs. On comptait aussi parmi les élèves des anciens combattants hospitalisés pour blessures, des femmes qui se réunissaient régulièrement le matin chez l'une ou l'autre pour suivre le cours et en discuter. Par ailleurs, la bibliothèque publique de Cleveland signalait que les ouvrages cités dans l'émission disparaissaient comme par enchantement de ses rayons. En d'autres termes, on peut conclure que les cours télévisés atteignent une large couche de personnes « avides d'acquérir des connaissances ».

L'une des plus anciennes émissions télévisées et la première émission conçue et réalisée par une université qui soit diffusée sur l'ensemble d'un réseau est celle de la revue « Johns Hopkins », qui porte la science à l'écran de TV et va célébrer son cinquième anniversaire. Cette émission — une des plus populaires — vulgarise des sujets scientifiques très divers, depuis l'aéronautique jusqu'à la zoologie, rendant compte chaque semaine des progrès accomplis dans tous les domaines.

Reste à parler des possibilités qu'offre la télévision utilisée pour des démonstrations dans la salle de classe. A cet égard, l'utilité de l'émission dépend essentiellement de la qualité imaginative et rédactionnelle de son script. Mais là où la qualité visuelle dépasse toutes les autres en importance, la caméra de télévision se révèle un auxiliaire incomparable.

C'est dans le domaine de l'instruction médicale que l'emploi de la caméra donne peut-être les résultats les plus extraordinaires. En effet, la télévision procure des gros plans de démonstrations délicates jusqu'ici accessibles seulement à un petit groupe d'étudiants. De même, les étudiants de la Cornell University suivent les cours pratiques de physique sur des écrans de télévision qui donnent des gros plans visibles de tous les coins de la salle. Ce qui évite aux élèves d'attendre leur tour pour regarder au microscope, une « caméra de poche » étant adaptée à un microscope et donnant sur l'écran une image très agrandie de l'objet examiné.

Ainsi, et de biens d'autres façons encore, les Universités et Collèges des U.S.A. ont utilisé — à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs classes — les ressources de la télévision. Grâce à leurs expériences, ils ont mis en lumière tous les bienfaits que la TV peut apporter à l'éducation, en ayant pour principal souci d'atteindre les vastes auditoires possédant un poste récepteur et, eux aussi, avides d'acquérir de nouvelles connaissances.

L'UNIVERSITE CHEZ SOI



C'est dans le domaine médical que l'emploi de la TV donne peut-être les résultats les plus extraordinaires. En effet, la télévision procure à de vastes auditoires des gros plans de démonstrations jusqu'ici accessibles seulement à un petit groupe d'étudiants.

refusa. Finalement, elle accepta et tous les cinquante-six participants au débat préliminaire — sauf un — votèrent pour l'acceptation : douze d'entre eux furent retenus pour participer à l'émission.

Les effets psychologiques et pratiques de l'émission n'ont pas été mesurés scientifiquement, mais voici quelle est l'opinion qualifiée d'un spécialiste de l'éducation des adultes : « Vous avez certainement engagé à la réflexion un certain nombre de collectivités... l'émission a contribué à faire mieux comprendre la question si complexe de la réorganisation des circonscriptions scolaires sur le plan de l'Etat et sur celui de la nation... J'ai exposé les grands principes de cette question dans plus de trente localités. En cinq ans, j'ai touché moins de gens que vous en une heure ou deux d'émission. »

Parmi les établissements ayant organisé à titre expérimental des cours télévisés il faut citer l'Université d'Omaha, l'Université de Californie, l'Université du Michigan et l'Université de la Western Reserve.

L'expérience menée par cette dernière est significative du succès obtenu par les cours universitaires télévisés. En août 1951, l'Université annonça qu'elle allait diffuser, à partir de septembre, sur les antennes de TV, un cours de littérature com-

ÉCOLES A DOS DE CHAMEAU

par André Blanchet

C'est qu'une tente brune en poil de mouton, et pourtant rien n'y manque de ce qui compose le décor obligé de tout local scolaire : le tableau noir, les encriers de porcelaine, l'armoire du maître, encore que construite aux dimensions d'une valise, ni, au cadran du réveille-matin, l'heure officielle du chef-lieu. La liste des ré citations affichée à l'emploi du temps ne me paraît guère différer de celle qu'on peut proposer à leurs jeunes contemporains d'une école française, et voilà que le premier enfant interpellé dit pour moi, sans une faute, « La Marmite ». En connaissent-ils seulement l'auteur ? Certes oui, car plusieurs voix me répondent ensemble : « Maurice Fombeure. »

Quant au devoir, en réponse à la question : « Quels animaux élève-t-on dans ton campement ? » un enfant traite avec réalisme de « l'élevage des chameaux chez nous ». Pour le lendemain, les écoliers devront avoir écrit un paragraphe sur une pileuse de mil. Mieux encore, je constate en feuilletant les cahiers que les mathématiques elles-mêmes savent maintenant parler la langue des Bidanes (Nomades, littéralement : blancs) et se construire des exercices, des problèmes, au moyen de chameaux, de cabris et de verres de thé.

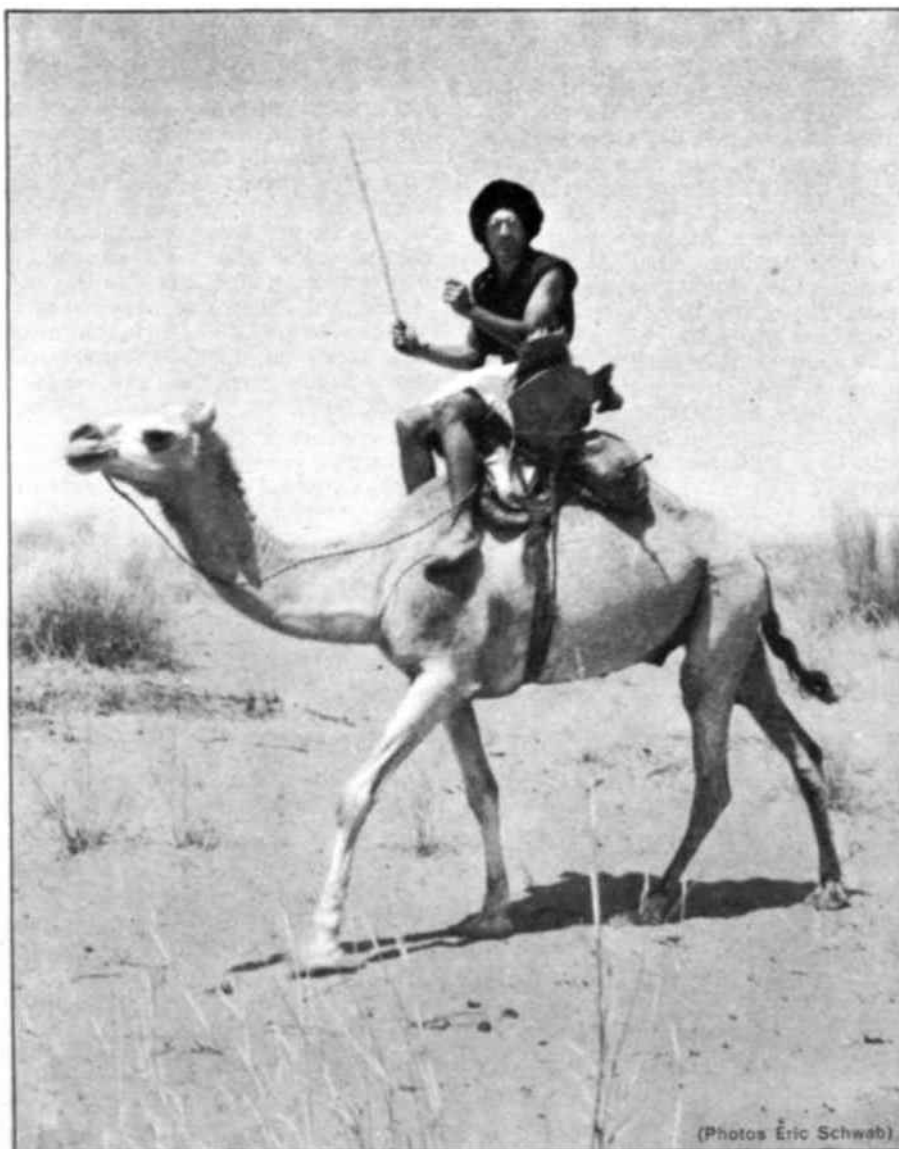
Tout, en somme, dans cette école, a été consciencieusement adapté au milieu, jusqu'aux horaires, qu'on a réglés en tenant compte des coutumes musulmanes : les enfants ne viennent à la classe française, le matin, qu'après avoir reçu l'enseignement coranique traditionnel et l'après-midi, après la deuxième prière seulement. Mais c'est l'installation, surtout, qui a fait l'objet de l'adaptation la plus originale et la plus poussée.

Si la classe se tient sous la tente, c'est surtout pour que l'école puisse se déplacer avec la tribu, elle-même soumise à l'inconstance des puits, aux divagations des pâturages et... au calendrier électoral. Dans d'autres territoires français d'Afrique occidentale, au Niger en particulier, on avait depuis longtemps ouvert des établissements scolaires pour les enfants des nomades ; mais il s'agis-

sait d'installations fixes et fonctionnant comme internats. Ecoles pour les nomades, ce n'étaient pas, à proprement parler, des écoles nomades.

Celle-ci, au contraire, l'est intégralement, quelques chameaux suffisent à la transporter, elle, son toit et son matériel. D'où certaines particularités de ce mobilier scolaire sans doute unique en son genre. C'est ainsi que l'armoire arbore deux anneaux permettant de la saisir. Au lieu de bancs, des tabourets individuels. Quant aux tables, qui se démontent, des trous y sont percés pour les cordes qui les arrimeront à l'échine de la bête. Grâce à quoi ces enfants de nomades ont là, sous la tente, un certain confort. L'école nomade a cependant un ennemi impitoyable, qui est le vent, capable à lui seul d'interrompre les leçons et même de tout perturber s'il se renforce de sable. La pluie, en revanche, n'est guère à craindre, qui peut ne pas tomber une seule fois en un an. Variable selon les mœurs de chaque tribu, ce nomadisme des écoles mauritaniennes a ses extrêmes. Si celle de l'Adrar parcourt jusqu'à huit cents kilomètres en une année, il en est qui ne se déplacent que tous les quatre ou cinq mois, et de quelques kilomètres seulement.

Un instituteur a su s'adapter à ces écoles pour les inspecter, troquant la badine du maître d'école contre celle du chamelier. Directeur des écoles de campement en Mauritanie, tel est le titre de M. Marc Lenoble, fonctionnaire insaisissable parce qu'en perpétuel déplacement. Il lui est arrivé de rester un mois sans apercevoir d'hommes de sa race, ce qui n'a rien d'étonnant quand on passe, comme lui, quinze jours sur trente à deux mètres au-dessus du niveau du sable, autrement dit à dos de chameau. Il le faut bien, puisque certaines des écoles à inspecter se situent à 350 kilomètres l'une de l'autre — 350 kilomètres de désert. C'est ainsi que de l'Adrar au Trarza, du Krakna au Tagant, à travers des espaces administrés il y a quelques années encore par les militaires, successeurs de Gouraud et de Psichari, M. Lenoble parcourt la Mauritanie au



L'instituteur limousin Marc Lenoble, directeur des « écoles de campement » de Mauritanie, est un fonctionnaire insaisissable. Il passe la moitié de son temps à deux mètres au-dessus du sable, car certaines des écoles qu'il inspecte sont situées à 350 km l'une de l'autre, distance qu'il doit parcourir à dos de chameau.

pas majestueux et flasque de sa monture, escorté par un garde-cerle indigène qu'il emprunte d'un poste à l'autre.

Ayant choisi la vie nomade, le jeune instituteur ne s'y est pas converti qu'à demi. Son unique meuble, c'est sa selle de cuir souple, profonde comme un fauteuil ; son seul luxe aussi, car elle est somptueusement enluminée, comme il sied chez les Bidanes. Pour bagage, un long sac informe, également de cuir. Une guerba (outre en peau) — le bien le plus précieux du nomade, gage de vie ou de mort — complète ce harnachement, pur de tout anachronisme jusque dans les provisions de route. Imaginerait-on M. Lenoble en train d'ouvrir une boîte de conserve à l'ombre de son chameau ? De fait, il n'emporte que de quoi composer le menu saharien par excellence : des dattes, du thé et du sucre.

Il est vrai que l'hospitalité maure se charge de rompre l'austérité d'un pareil régime. Quelle est, au Sahara, la tente qui ne se ferait un honneur de recevoir fastueusement le voyageur, quel qu'il fût ? Or c'est en véritable ambassadeur que celui-ci visite le chef de tribu ou de campement. Au stade actuel de l'enseignement en Mauritanie, son rôle est autant de persuasion que d'organisation ou d'inspection. S'il peut contrôler en une matinée la tenue d'une école, il lui faudra en revanche des heures, peut-être des journées, de subtiles discussions pour convaincre un chef d'y envoyer

tous les enfants d'âge scolaire. Aussi amènera-t-il la conversation sur ce sujet au cours des interminables repas qu'on offre à l'hôte de passage, tandis que, pour l'honneur, des femmes en voiles bleus — et noires de peau car ce sont des servantes — danseront devant la tente. Lui, à l'intérieur, assis en tailleur sur des coussins à côté du chef, attend patiemment le lent défilé des mets traditionnels.

Les heures passent. On mange, on dort et on parle. Aucune femme ne paraît. Le chef rappelle que l'ambition des Bidanes reste toujours de préparer leurs filles pour le mariage en les rendant aussi grasses que possible. Non seulement elles ne travaillaient pas, mais elles ne quittent guère leur tente. Telle est essentiellement l'éducation à laquelle les voue la tradition maure. Mais cela ne saurait satisfaire un pédagogue aussi fanatique que M. Lenoble. Dans ses écoles de campement, il voudrait voir quelques fillettes bidanes. Les seules, pour toute la Mauritanie, à recevoir l'instruction française, ce sont les quarante qui, à Boutilimit, véritable capitale scolaire du territoire avec ses neuf maîtres européens et son cours normal d'instituteurs, vivent en internat, loin de la tente familiale. Encore ne fut-il pas facile de les recruter. Aussi les âges s'y échelonnent-ils de six à vingt ans et compte-t-on dans l'effectif une jeune divorcée. Le jour de l'ouverture, une femme de chef vint manifester bruyamment à l'extérieur, en pleurant et hurlant. Car les Maures font grief à l'école d'empêcher les mariages précoces.

A force d'insistance, M. Lenoble obtient du chef la promesse qu'il enverra dès le lendemain ses propres filles à l'école du campement. On ne saurait rien refuser à un hôte... Mais comment être sûr que la même conversation, terminée par les mêmes engagements, n'aura pas à être menée de nouveau, la prochaine fois, par-dessus les verres de thé brûlant, entre les mêmes interlocuteurs accroupis sur les mêmes coussins ?

Si l'école est installée sous la tente, c'est pour qu'elle puisse se déplacer avec la tribu, elle-même soumise à l'inconstance des puits et des pâturages. Profitant de la fastueuse hospitalité de ses hôtes, M. Lenoble doit user de persuasion pour convaincre les chefs de lui envoyer tous les enfants d'âge scolaire. Pendant la discussion, des jeunes filles dansent en son honneur.



SPLendeur DE L'ART TURC

SPLendeur de l'Art Turc : c'est le titre de l'exposition installée en ce moment, jusqu'en avril, à Paris, au musée des Arts décoratifs. Le mot rappelle les relations émerveillées des voyageurs européens à la cour du Sultan, au XVI^e, au XVII^e siècle, plus tard encore. Et c'est justement cette année le cinquième centenaire de la prise de Constantinople par Mehmed le Conquérant. Tout l'Occident sentit alors le poids de l'extraordinaire puissance ottomane, qui n'était pas seulement militaire mais témoignait d'une civilisation en plein développement, déjà magnifique.

Plus tard, le roi de France allait solliciter l'alliance de cette force nouvelle. Et l'on a conservé la réponse de Suleiman I^{er}, dont la si-

gnature se voit précisément à l'exposition : « Moi qui suis le sultan des sultans, le souverain des souverains, l'ombre de Dieu sur la terre... Toi qui es François, roi du pays de France, tu as envoyé une lettre à ma porte, asile des souverains... Tout ce que tu as dit ayant été exposé au pied de mon trône, ma science impériale l'a embrassé en détail... Prends courage... » Quelques mois plus tard, en 1532, « l'ombre de Dieu » devait mener ses armées jusqu'aux portes de Vienne.

De nombreux chefs-d'œuvre accumulés par un peuple depuis longtemps passé maître dans les arts du métal, évoquent ce moment de l'his-

toire ; ce sont des armures, des casques incrustés d'argent, des sabres couverts d'inscriptions d'or, des cottes de mailles, des chanfreins, des poignards, des pistolets où s'unissent l'ivoire, l'argent, les émaux et les pierres. Il faudrait citer en même temps les tentes luxueuses destinées aux chefs, en campagne, et, bien sûr, les tapis.

Mais ces tapis ont fait depuis longtemps le tour du monde; il y a quatre cents ans qu'ils symbolisaient, dans toutes les villes d'Occident l'opulence de la Turquie. De Smyrne (Izmir), ils partaient pour Venise ou pour Bruges, et les peintres, en Europe, s'ingéniaient à en reproduire

dans leurs tableaux les coloris et les motifs. Ils y réussirent si bien, d'ailleurs, que leurs toiles servent parfois à dater les tapis eux-mêmes, dont certains — ceux d'Ouchak — ont reçu le nom de Hans Holbein.

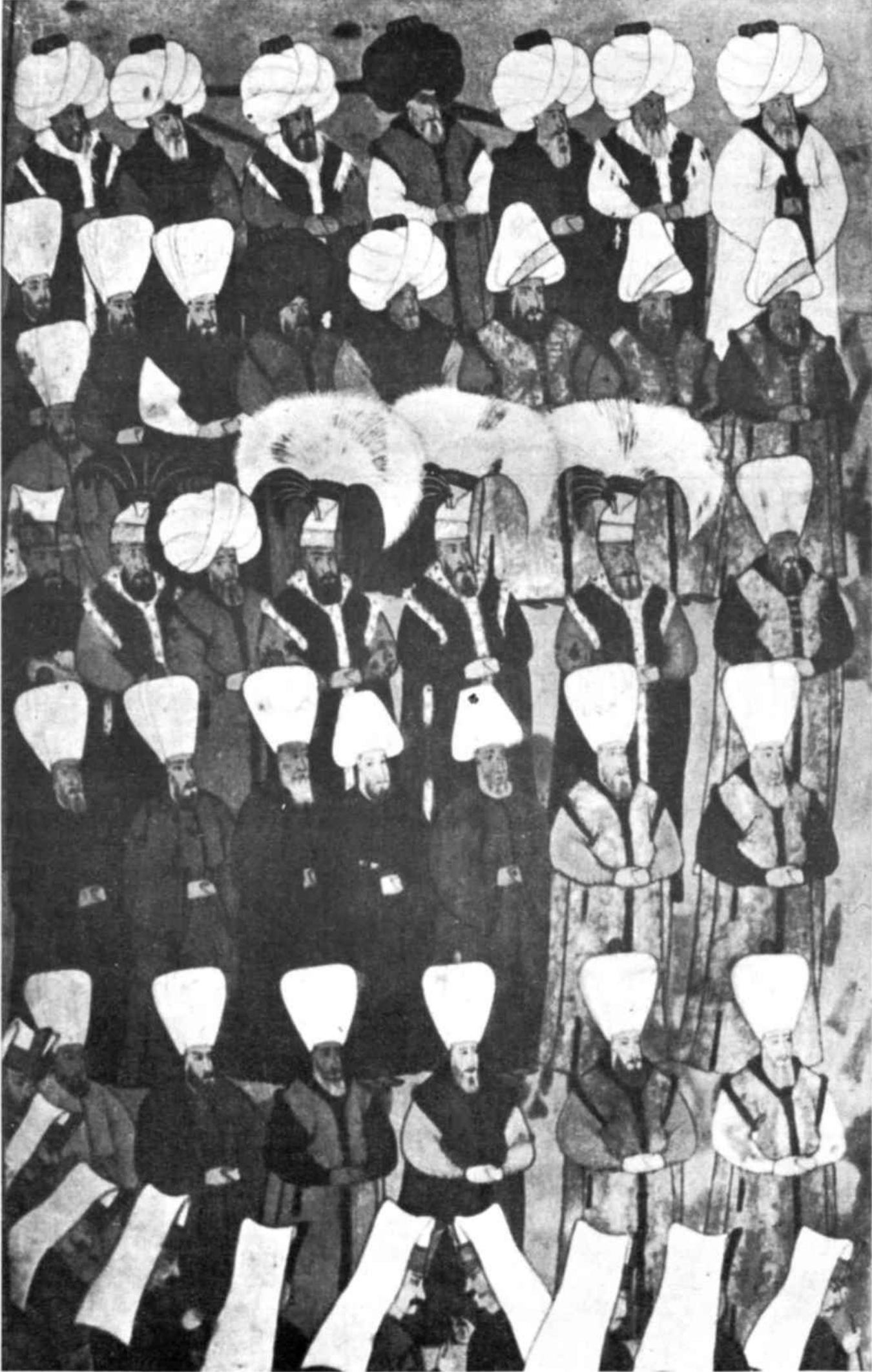
Les ateliers d'Anatolie produisaient déjà au XIII^e siècle des chefs-d'œuvre dont Marco Polo, au retour de son voyage, parla avec admiration. Les fabriques impériales ne cessèrent ensuite d'apporter à l'art du tapissier des perfectionnements de plus en plus raffinés. Leur influence en Occident comme au Moyen-Orient fut indéniable, autant que celle des tisserands et des brodeuses à qui l'on doit les illustres étoffes de Brousse, de Konia, de Scutari. Quelques-unes des plus belles pièces qui datent du XVI^e siècle ont été pieusement conservées : tels les précieux caftans des anciens sultans, que le musée de Topkapu Sarayı a bien voulu envoyer à Paris avec d'autres trésors.

Il serait pourtant difficile d'oublier, au profit de ce métier de la laine et de la soie, les réussites non moins importantes de la céramique. Les carreaux de faïence, destinés d'abord aux revêtements extérieurs, puis à l'ornementation intérieure des mosquées et des palais caractérisent l'art décoratif turc. Et si les techniques de la céramique passèrent en Espagne, grâce aux Maures, c'est par les Turcs que la faïence, née peut-être jadis au Turkestan, conquiert l'Italie pour ne se généraliser dans le reste de l'Europe que vers la fin du XV^e siècle.

Au reste, dans l'art turc, la céramique et la tapisserie ont en commun l'inspiration, la couleur, les motifs de décoration. Et c'est précisément dans l'ornementation que s'affirme l'individualité de la meilleure époque ottomane. Ce peuple, ami des fleurs, a choisi de s'imposer dans l'histoire de l'art à l'aide d'un thème inlassablement repris, varié et stylisé : celui des « quatre fleurs », la jacinthe, l'œillet, la tulipe, l'églantine. Sans doute, les artistes de l'Asie Mineure n'abandonnèrent-ils jamais l'héritage complexe que leur avaient légué leurs origines byzantines, mongoles, tartares, persanes ou arabes. Mais ils surent en faire leur bien propre, impossible à confondre avec aucun autre, et le décor des quatre fleurs symboliques, tissées, ciselées ou peintes, devint leur marque, leur signature.

Les miniatures, elles aussi, laissent s'épanouir, au gré de préférences ou de convenances secrètes, l'œillet dont on cultivait à Istanbul, au XVIII^e siècle, plus de deux cents espèces, et la tulipe chère entre toutes, et sainte, puisque les lettres arabes qui écrivent son nom turc sont les mêmes qui composent le mot Dieu, et la jacinthe et la rose, et aussi un arbre privilégié, le cyprès, qui évoque l'âme s'élevant dans la mort ou la contemplation vers le ciel. A vrai dire, les peintres turcs mirent assez longtemps à surmonter les influences chinoises, persanes, italiennes qu'ils avaient accueillies avec enthousiasme. Gênés d'ailleurs par des scrupules religieux d'une extrême rigueur dans une société qui s'interdisait de suspendre aux murs le moindre portrait, ils durent s'en tenir aux feuilles d'albums et à l'illustration d'ouvrages poétiques ou officiels.

Ces limitations n'ont pas empêché le développement d'une école de miniaturistes très remarquable qui, au XV^e siècle, produisit des chefs-d'œuvre comme le fameux portrait de Mehmed II respirant une rose, et le XVIII^e siècle eut pour maître le charmant Abdülcelil Çelebi, dit Levni. Né à Edirne (Andrinople), ce peintre, qui fut aussi un poète, entra tout jeune à l'école de dessin du palais de Topkapı. Il y fit presque toute sa carrière et ses œuvres n'en sortirent que bien rarement : on les retrouve intactes, aussi fraîches qu'au premier jour. Témoignages d'un art subtil et sobre, d'un sens exquis de la couleur, d'une science magistrale du dessin, d'une certaine naïveté très



Pour le manuscrit intitulé Livre des Réjouissances, poème du XVIII^e siècle, Abdülcelil Çelebi dit Levni exécuta 137 miniatures que l'on retrouve aujourd'hui intactes, aussi fraîches qu'au tout premier jour, et dont voici l'une des plus originales.



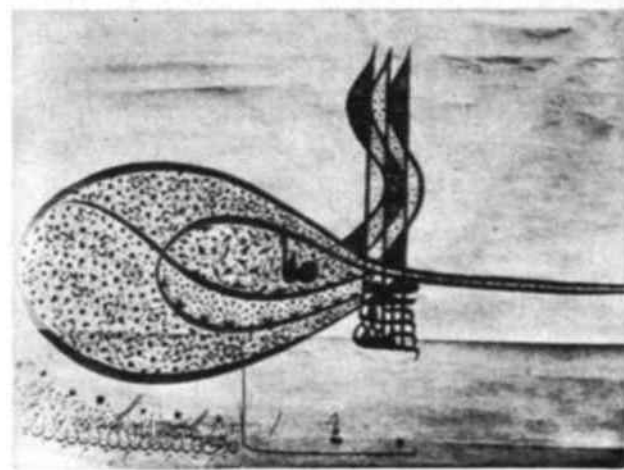
CETTE MINIATURE REPRÉSENTANT UN CAVALIER TIRANT À L'ARC EST EXTRAITE D'UN RECUEIL PRINCIPALEMENT CONSACRÉ À L'ART CALLIGRAPHIQUE.



Suleiman 1^{er} dit Suleiman le Magnifique, l'allié de François 1^{er}; miniature du XVI^e siècle par Nigari.



Jeune femme de Brousse; miniature du XVIII^e siècle par Levni, aussi bon peintre que poète.



Deux exemples de la perfection atteinte par les Turcs dans la calligraphie, dont ils firent un art décoratif.

étudiée, ces miniatures sont aussi des documents de premier ordre : elles font revivre les plaisirs, et les jeux d'une Istanbul à la fois légendaire et authentique, avec ses officiers, ses dignitaires, ses musiciens et ses danseuses, et les fastes de sa cour. Mort en 1732, Levni ne manqua ni d'émules ni de successeurs ; il faut regretter que leur œuvre n'ait pu être aussi jalousement conservée que la sienne.

Il y a, en tout cas, dans l'art décoratif turc un domaine singulier dont les maîtres n'ont besoin d'aucune signature, d'aucun signe de reconnaissance : c'est celui de la calligraphie. Si chaque Musulman lettré a rêvé de donner à l'écriture, en copiant le Coran, une beauté digne des paroles divines, les calligraphes

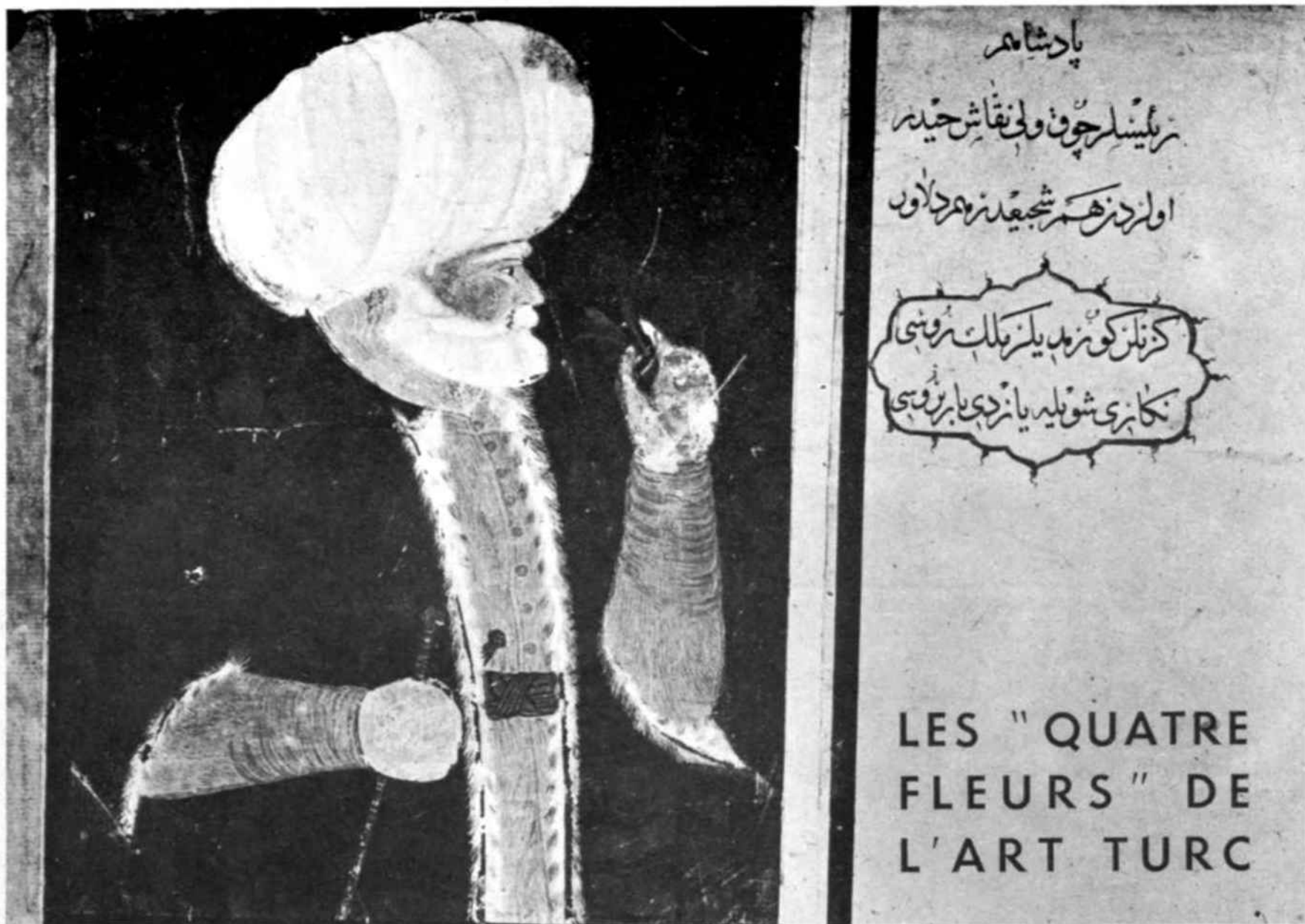
turcs poussèrent ce rêve jusqu'à la passion. Ne disait-on pas qu'« au jugement dernier l'encre des écrivains sera estimée à la même valeur que le sang des martyrs » ? Objet d'une science minutieuse, évaluée par les connaisseurs à des prix incroyables, la calligraphie a servi jusqu'au XX^e siècle à orner non seulement les livres, non seulement les mosquées, mais le mobilier et les chambres de toute maison assez riche pour se procurer quelque belle planche recouverte d'un verset scripturaire, d'une strophe poétique ou d'une maxime philosophique. Art abstrait et, comme on dit, non figuratif, où comptent surtout l'équilibre des lignes pures, l'harmonie interne de la composition, la calligraphie

jouait en quelque sorte le rôle des peintures symboliques de l'Inde ou de la Chine, guidant le regard et la pensée sur les voies de la méditation : autant qu'esthétique, sa signification était psychologique et religieuse.

Mais cette note austère ne résonne-t-elle pas dans toutes les œuvres, ou du moins dans les plus hautes, de la culture turque ? Les plus beaux tapis sont des tapis de prière, les plus belles faïences celles des mosquées ; et parmi les travaux analogues de l'Orient, c'est la sobriété, la netteté, la retenue qui les distinguent. Que l'on songe d'ailleurs aux monuments qui les abritaient, qui les abritent encore. L'architecture d'Anatolie, imposante et rude, était celle d'un peuple aussi guerrier que

religieux qui plus tard, à Brousse et à Istanbul, s'enhardit jusqu'à l'opulence, mais dans ses mosquées, ses hôpitaux, ses mausolées n'eut jamais le goût du luxe tapageur, et moins encore de la mièvrerie.

Sur la force et la gravité de cet art, peut-être importe-t-il d'insister en concluant. Car malgré sa célébrité l'art turc semble avoir été longtemps méconnu : cette célébrité même l'a desservi en suscitant trop de « turqueries » européennes. Mais des expositions comme celle dont s'honore aujourd'hui le Pavillon de Marsan devraient suffire à révéler définitivement dans toute son originalité et toute sa vigueur l'art si homogène au long des siècles qui fut celui du « peuple sans idoles ».



EN Turquie, l'art du livre a atteint un haut degré de développement au cours des xv^e et xvi^e siècles. L'écriture raffinée, appelée calligraphie, et les peintures exécutées sur les manuscrits comptèrent pendant des siècles parmi les éléments essentiels de la reproduction des œuvres religieuses et poétiques. Les deux miniatures reproduites dans cette page datent d'une époque où le goût turc accordait une importance aussi grande au côté graphique des livres qu'à leur valeur littéraire. De nombreux ouvrages consistaient alors en une accumulation de pages illustrées et de textes hétéroclites. Outre leur remarquable valeur artistique, la plupart des miniatures de l'époque présentent un grand intérêt documentaire. Barbaros Hayrattin, dont le portrait est reproduit ci-dessus, était l'un des plus célèbres amiraux turcs quand son pays devint, au xvi^e siècle, une grande nation navale. « Barbarossa » (Barbe rousse), comme on l'appelait en Europe occidentale, commandait la flotte que le sultan de Turquie, Suleiman le Magnifique, envoya pour aider François I^{er}, roi de France. Dans ce portrait — œuvre de Nigârî — l'amiral tient dans ses doigts un œillet, une des « quatre fleurs » (jacinthe, tulipe, œillet et églantine), thème préféré de l'art turc. L'autre portrait qui figure dans cette page est celui de Mehmed II respirant le parfum d'une rose. Mehmed le Conquérant — ainsi l'appelait-on — étendit sa domination au sud-est de l'Europe et jusqu'en Crimée. C'était un ami des arts et un grand bâtisseur. Il accorda généreusement son patronage aux peintres, aux poètes et aux savants. (Voir en page 14 l'article « Splendeur de l'Art Turc ».)

